

L'ITINÉRAIRE

3\$

Volume XXX, n° 10
Montréal, 1^{er} juin 2023
ABONNEMENTS AU
itinaire.ca

L'ACADÉMIE DU MASSACRE

20 ans plus tard



SIROP DE POTEAU
CHAPITRE 2

PAYEZ
VOTRE MAGAZINE
PAR TEXTO
AUPRÈS D'UN
CAMELOT AUTORISÉ



◀◀ **MON TERRAIN DE JEU
FAIT 71 KILOMÈTRES
DE LONG. >>>**

Devenir travailleur de métier spécialisé, ça vous parle?
Postulez.

stm.info/metiers

MOUVEMENT
COLLECTIF



L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

ZOOM

Pierre Fournier

Camelot n° 98 • Âge 70 ans
Point de vente PJC De Lanaudière/Laurier

Pierre est né à Montréal dans les années 1950. Le quartier Maisonneuve, qui regorge de jeunes, a été pour lui le théâtre d'une enfance heureuse en compagnie de nombreux amis, surtout Jean-François, avec qui il gardera contact. Malheureusement, à l'âge de 18 ans, sa santé se détériore drastiquement. « *C'a été un choc. C'a été très soudain.* » On lui diagnostique alors un trouble dépressif chronique. Une grave dépression qui a duré cinq ans lui fait remettre en question ses projets. Sa condition l'empêche de persister dans ses études et lui fait prendre beaucoup de retard. Il peine à terminer son cégep et ne complète pas ses études universitaires en littérature française.

Au cours de sa vie, il occupera tout de même d'assez bons emplois, à la SAQ entre autres, en tant que commis-vendeur, ainsi qu'au port de Montréal. À devoir composer avec sa santé mentale fragile et craignant pour ses perspectives d'avenir, il tend à se tourner vers les personnes démunies et se met à faire du bénévolat, en particulier au centre hospitalier Saint-Charles-Borromée. Il y fait de l'animation et de l'accompagnement lors de sorties avec les usagers.

« *Le bénévolat me sensibilise à la souffrance d'autrui.
C'est important, ça donne un sens à ma vie.* »

Il fait du bénévolat également dans un centre culturel à Montréal où il s'occupe du cinéma, ce qui lui permet de visionner une multitude de films. Pierre est ce qu'on appelle un cinévore. Il aime particulièrement les films dramatiques et historiques. Il possède une multitude de cassettes qu'il ne se lasse pas de visionner. Il aimait les regarder avec son grand ami d'enfance Jean-François qu'il a malheureusement perdu l'année dernière d'une mort rapide. Cette perte lui laisse un grand vide. Fort heureusement arrive Josette, son amoureuse, avec qui il se sent heureux et serein.

Avez-vous déjà conversé avec lui de théâtre, cinéma, littérature, notamment de Dostoïevski, Victor Hugo, Balzac (son préféré pour *La comédie humaine* et pour son regard sur la société? De Michel Tremblay et Réjean Ducharme? En musique, ses goûts sont assez variés: Brel, Ferré, Charlebois et les Doors qu'il se souvient avoir vus lorsqu'il était jeune. « *J'ai toujours aimé la culture et l'histoire.* »

Cela fait 26 ans qu'il s'est engagé comme camelot. « *Un moyen parfait pour joindre les deux bouts.* » L'idée ne lui déplaît pas de vendre un journal communautaire cadrant avec ses valeurs. Il parle de *L'itinéraire* comme un magazine essentiel qui présente une perception plus humaine de l'actualité. Il se réjouit également que le magazine soit en majeure partie écrit par les camelots. L'une de ses clientes le fait par ailleurs lire à ses étudiants en littérature.

« *Les gens ne sont pas assez critiques. Les étudiants devraient penser par eux-mêmes plutôt que se fier aveuglément à ce qu'on leur enseigne dans le but de trouver un travail.* »

Pierre adore son métier de camelot. Espérons qu'il se remette à l'écriture, car il a sûrement beaucoup à nous dire.

Par Anita Barsetti • Bénévole à la rédaction

© SIMON BOLDUIC



PARTENAIRES MAJEURS



Le groupe communautaire L'itinéraire offre une formation d'ADS+ à tous ses employé.e.s et y adhère en tant qu'organisme.

PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

L'itinéraire EST MEMBRE DE



La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le magazine ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec la direction de L'itinéraire à :

direction@itineraire.ca | 514 597-0238 poste 228



Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Mots de lecteurs

NDLR Nous nous réservons le droit de corriger et de raccourcir les textes

On aime ça vous lire !

Vous nous dites souvent que vous aimez L'itinéraire, que vous avez apprécié tel article, que vous aimez notre magazine. Eh bien, écrivez-nous pour nous le dire! Cette section vous est réservée tout spécialement.

ÉCRIVEZ-NOUS! courrier@itineraire.ca Des lettres courtes et signées, svp!

L'ITINÉRAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, rue Sainte-Catherine Est
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

ISSN -1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

Les camelots **1,50 \$** l'achètent

3 \$ Prix de vente

1,50 \$ paie l'impression + coûts de production

Payez par **texto**

30333 +ENTREZ CAMELOT +ENTREZ # DU CAMELOT

Convention de la poste
publication N°40910015,
N° d'enregistrement 10764.

Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au

Groupe communautaire L'itinéraire
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H2K 2H9

SOLISCO
IMPRIMEUR SOLISCO
120, 10E RUE
SCOTT (QUÉBEC)



Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

LUC DESJARDINS
Directeur général et éditeur

ADMINISTRATION

VANESSA TREMBLAY
Directrice - Opérations et ressources humaines

ESTELA SOLORZANO
Chef comptable

MARCELA CHAVES
Commis au dépôt

SANDRINE PAPINEAU
Adjointe administrative

RÉDACTION

JOSÉE PANET-RAYMOND
Éditrice adjointe et rédactrice en chef

KARINE BÉNÉZET
Journaliste, cheffe de pupitre

SIMON BOLDUC
Chargé de projet - journalisme

YSEULT PICARD
Journaliste dossiers société

CARLA BRAGA
Responsable de la création visuelle

GABRIEL LAVOIE
Participant aide-journaliste

SIBYLLE BEAUNÉE
Stagiaire à la rédaction

ROSALIE VERMETTE
Stagiaire en graphisme

Composition de La Une Rosalie Vermette
Photo SIBYLLE BEAUNÉE

DÉVELOPPEMENT PHILANTHROPIQUE ET RÉSEAUX SOCIAUX

JOSÉE LABRECQUE
Conseillère principale développement philanthropique

PASCALLE PLANET
Gestionnaire de communauté

ACTION COMMUNAUTAIRE

THOMAS WAYLAND
Organisateur communautaire

MAUDE M.-ROMPRÉ
Intervenante psychosociale

DANIEL PRINCE
Responsable de la distribution

SERVICE ALIMENTAIRE

PIERRE TOUGAS
Responsable du Café

JEAN-CHRISTOPHE RUEL
Coordonnateur du service alimentaire

PROGRAMME MAISON RONDE

ÉMILIE BEAUDET
Chargée de projets

MAUD THIMON
Gérante du café

ISABELLE SIMARD-LAPOINTE
Agente de développement

ALEXANDRA POIRIER et JULIE CHARBONNEAU
Intervenantes

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président
NICK KAMINARIS - Nuvei

Vice-président
YVON MASSICOTTE - Camelot de L'itinéraire

Trésorière
KATERINE CÔTÉ - CAE

Secrétaire
EMNA BRAHAM - Institut du Québec

Administrateurs
SOPHIE RONDEAU - Croix-Rouge canadienne
CHLOÉ FRESLON - Présidente URelles

DIANE CURADEAU - Représentante des camelots
JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'itinéraire

JOCELYNE CARRIER - Camelot de L'itinéraire
SAMIR HALAIMIA - Camelot de L'itinéraire

BÉNÉVOLES

CHRISTINE BARBEAU, MARIE BRION, ANITA BARSETTI,
JEAN TALBOT et NICOLE BLAIS
Bénévoles à la rédaction

PAUL ARSENAULT, NICOLE BLAIS, LUCIE LAPORTE
et SYLVIE POIRIER
Bénévoles à la révision



Josée Panet-Raymond

Éditrice adjointe et rédactrice en chef



1^{er} juin 2023
Volume XXX, n^o 10

Ces personnes indispensables

Il y a un peu de tout dans cette édition de *L'itinéraire*. De la culture du heavy métal québécois avec Anonymus et notre Mononc' Serge national au rôle que jouent les semenciers pour sauvegarder la biodiversité végétale, en passant par la situation souvent précaire et surtout imparfaite de l'aide alimentaire au Québec, on peut dire que c'est la diversité qui règne dans ce numéro.

Mais au-delà de ce que contient le magazine, j'aimerais surtout faire valoir, ou plutôt vanter, la participation des personnes qui ont contribué à son contenu. Bien sûr, il y a la vaillante petite équipe de la rédaction qui assure une grande partie des pages de *L'itinéraire*, mais il y a aussi plusieurs bénévoles indispensables à l'accompagnement des camelots et participants. Sans elles (quatre femmes et un homme), qui se rendent dans nos locaux une ou deux fois par semaine, eh bien, je ne sais pas comment on ferait.

Marie, Christine, Nicole, Anita et Jean, (ce dernier nous quitte pour aller vivre en Europe, mais va continuer de bénévoler à distance) sont des personnes qui se sont engagées auprès de nos camelots depuis plusieurs années maintenant. Parce que ça prend vraiment un engagement pour créer un lien de confiance avec nos participants et camelots qui se dévoilent et se confient. Ces bénévoles sont devenus des amis, des confidents, pas seulement pour les camelots, aussi pour l'équipe de *L'itinéraire*.

Et il faut voir aussi les bénévoles à la révision, qui reviennent à la salle de rédaction toutes les deux semaines. Paul, Lucie, Sylvie et Nicole se font une joie de se retrouver régulièrement parmi nous, mais surtout entre eux et elles. C'est le party à chaque fois! On s'informe sur les petits-enfants des uns, on s'inquiète pour la santé de la mère de l'autre, on se raconte son dernier voyage, et en plus, on pousse la chansonnette! La fête est au village et ça met de la gaieté dans la salle. Puis, le silence tombe et on se met au boulot. On pourrait entendre voler une mouche pendant qu'ils et elles vont à la chasse aux coquilles, aux fautes de grammaire et d'orthographe dans nos pages.

Et n'oublions pas Colette, une bénévole fraîchement arrivée, à la recherche de publicité dans le magazine. Son apport est tellement important!

Soulignons également les bénévoles comme Josée Cardinal et Maude qui viennent prêter main forte à la distribution au 1^{er} étage. Et de temps en temps, des bénévoles viennent donner un coup de main à la cuisine, à la cueillette de denrées chez Moisson Montréal.

Je ne sais pas ce qu'on ferait sans tout ce beau monde!

C'est pourquoi nous leur avons consacré une Soirée reconnaissance, le 16 mai dernier. On a également invité nos précieux partenaires qui soutiennent *L'itinéraire* de diverses manières.

Par ailleurs, nous en avons profité pour faire la remise des Prix de la rédaction qui récompensent les meilleurs textes de nos participants et camelots. Voir le texte en page 13 pour tout savoir sur cette soirée et les Prix de la rédaction.

Je le répète : sans toutes ces personnes qui donnent si généreusement de leur temps et de leurs ressources, *L'itinéraire* ne pourrait pas faire ce qu'il fait. ■



LITTÉRAIRE



SOMMI

© SIMON BOLDUC



Mots de camelots

- 3 Zoom sur Pierre Fournier
- 9 France Lapointe
- 9 Christian Tarte
- 9 Sylvie Houle
- 32 Manon Fortier
- 32 Joseph Clermont Mathurin
- 32 Stéphane Lanctôt

© PASCALE PLANET



© YVES GAGNON



IMMAIRE

1^{er} juin 2023
Volume XXX, n° 10

- 8 Rond-point international**
- 10 Dans l'actualité**
Repenser l'aide alimentaire
Karine Bénézet
- 12 BD - À la sauce piquante d'El Diablo**
- 13 Des nouvelles de l'organisme**
La gratitude en partage
Karine Bénézet
- 20 Rencontre**
L'intergénérationnelle féministe de Madame Bijou
Josée Cardinal
- 22 Dans la tête des camelots**
Le death métal et vous
- 24 Chronique**
Des bars aux parcs, poésie pour tous!
Agathe Melançon
- 26 Ma parole**
La boulimie me guette
Jo Redwitch
- 27 Métiers**
Semenciers
Sibylle Beaunée
- 33 Roman-feuilleton**
Sirop de poteau - Chapitre 2
Francis Ouellette
- 38 On se fait notre cinéma**
Agathe Melançon
- 40 Espace sciences**
Gabriel Lavoie
- 42 BD**
Siou
- 43 C't'encore drôle**
Pier-Luc Ouellet
- 44 Détente**

À la une

Simon Bolduc et Sibylle Beaunée



© SBYLLE BEAUNÉE

14

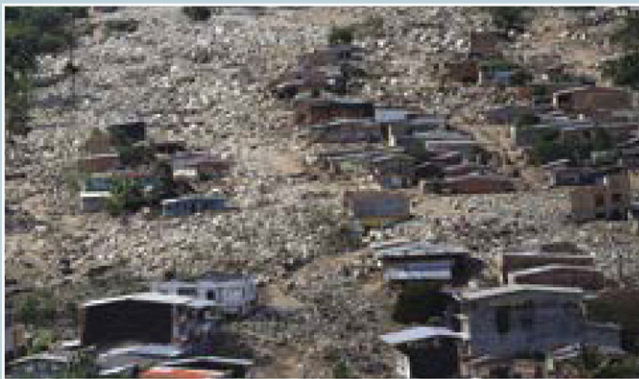
Novembre 2003. Les États-Unis sont en guerre contre l'Irak; Jean Charest est porté au pouvoir tandis que Jean Chrétien quitte la vie politique; on peut encore fumer dans les restaurants; la première mouture de Star Académie est en tournée partout dans la province; Ariane Moffatt est la révélation de l'année au Gala de L'ADISQ et... Mononc' Serge et Anonymus sortent l'album devenu culte *L'Académie du massacre*.

Pour souligner les 20 ans du mythique album, Anonymus et Mononc' Serge s'apprentent à partir en tournée. Ils seront en spectacle dans le cadre des Francos de Montréal, le 17 juin prochain, dans un MTELUS qui a affiché complet en quelques heures seulement.



COLOMBIE

Une loi sur les migrations climatiques saluée comme une bouée de sauvetage



Un projet de loi colombien reconnaissant les personnes déplacées en raison de catastrophes climatiques pourrait être une première en Amérique latine.

Les Colombiens déracinés à l'intérieur du pays pourraient bénéficier d'une reconnaissance juridique en vertu d'un projet de loi historique sur les migrants climatiques, qui a récemment franchi le premier obstacle au Congrès.

Que ce soit des communautés de pêcheurs forcées d'abandonner leurs villages sur la côte pacifique en raison de l'élévation du niveau de la mer ou de familles ayant perdu leur maison à la suite de glissements de terrain provoqués par de fortes pluies, le projet de loi couvre le déplacement de ces populations.

S'il est adopté, ce sera la première loi de ce type en Amérique latine et dans les Caraïbes, une région où, selon les estimations de la Banque mondiale, jusqu'à 17 millions de personnes pourraient devenir des migrants climatiques d'ici à 2050.

Alors que les phénomènes météorologiques extrêmes liés au changement climatique sont de plus en plus fréquents et graves, la question de la protection des personnes contraintes de se déplacer à l'intérieur de leur propre pays ou au-delà des frontières devient de plus en plus urgente pour les gouvernements du monde entier.

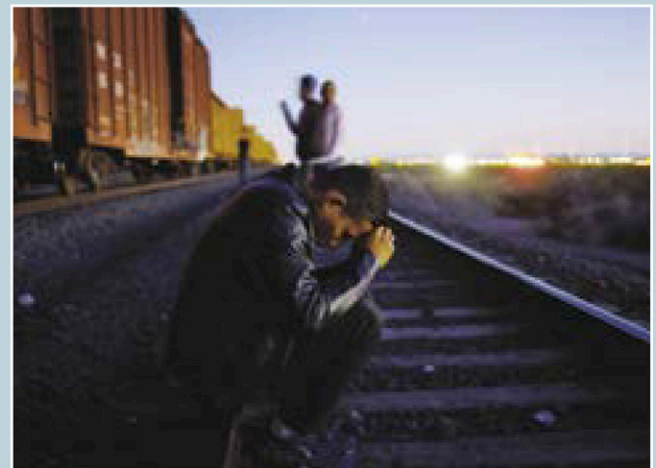
«Les personnes les plus exposées aux effets du changement climatique et aux situations d'urgence sont les plus pauvres et les plus vulnérables», a déclaré Duvalier Sánchez, membre du Congrès et de l'Alliance verte. M. Sánchez est l'un des nombreux députés à parrainer le projet de loi qui a été présenté à l'Assemblée générale des Nations Unies.

Initialement publié sur Context, propulsé par la Thomson Reuters Foundation. (INSP)



MEXIQUE

Sauter à bord de trains au péril de leur vie



Au Mexique, des milliers de migrants montent à bord de dangereux trains de marchandises qui remontent vers le nord, dans l'espoir d'atteindre la frontière américaine avant que les États-Unis ne mettent fin à leur politique migratoire rigoureuse.

Ces dernières semaines, plusieurs centaines de personnes sont montées à bord chaque jour, de wagon de trains arrêtés brièvement dans une décharge à Huehuetoca, au nord de Mexico.

La ruée s'est intensifiée alors que des informations ont circulé sur la fin du Titre 42, une politique datant de l'époque de la Covid qui, depuis 2020, permet aux États-Unis d'expulser rapidement les migrants vers le Mexique.

Les États-Unis se préparent à une augmentation du nombre de passages à la frontière, ce qui accroîtrait la pression sur les autorités déjà confrontées à des niveaux record d'entrées illégales.

Pendant des années, des Centraméricains ont traversé le Mexique à bord de trains de marchandises, surnommés collectivement «la Bestia» (la bête) en raison du risque de blessure, voire de mort, qu'ils encouraient en tombant. Les migrants sont également exposés aux gangs, aux nuits froides et aux journées étouffantes.

La dernière vague de personnes à bord de «la Bestia» est composée en grande partie de Vénézuéliens pauvres, dont des familles avec des enfants en bas âge, qui souhaitent atteindre Ciudad Juárez, en face de la ville texane d'El Paso.

(Reuters/INSP)

Le séisme en Turquie et en Syrie

Même quatre mois après, je me sens très touchée par la grande catastrophe qui est survenue en Turquie et en Syrie. Un gros tremblement de terre a détruit une partie de ces pays qui ont déjà leur lot de misère. Est-ce qu'ils ont besoin de subir autant de souffrances? Ils ne le méritent pas. Personne ne mérite ça. La Syrie est déjà en guerre depuis longtemps, en plus.

Bien installée confortablement dans mon salon, je ne peux m'empêcher de nous trouver chanceux quand je vois les maisons qui tombent comme des châteaux de cartes, écrasant des milliers de personnes. Pourquoi eux et pas nous? La vie me semble injuste. Je pense aux cadavres qui resteront dans les décombres et se décomposeront. J'ai peur que tout cela se termine en crise sanitaire. Mais il y a toujours de l'espoir dans ces situations épouvantables.

J'aimerais vous dire à quel point je me suis sentie émue en voyant des secouristes sortir des enfants des décombres, et même un bébé naissant. C'est comme un miracle. Merci mon dieu! Si j'avais des millions, je leur fournirais de la nourriture, des abris, des soins médicaux pour les aider à s'en sortir. Mais l'argent ne pourra jamais remplacer ces nombreuses vies perdues.



FRANCE LAPOINTE
CAMELOT SAQ MONT-ROYAL / MENTANA

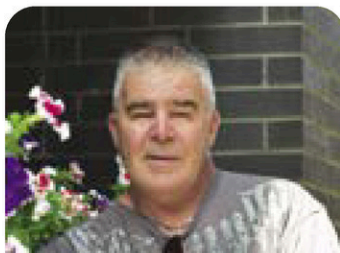
Deux pains

Samedi vers 14 h, je terminais avec ma dernière cliente: Je lui tends la revue, elle me tend l'argent, merci, bonne fin de journée, à bientôt.

L'argent en poche, je me rappelle que j'ai besoin de pain et de quelques autres articles. Alors je me dis: «*tiens tiens! Et si je me faisais voler?*» Donc, direction l'épicerie. J'avais prévu 15 min, pas plus. Ça, c'était avant d'arriver devant l'étalage à pain. D'habitude, je prends deux pains, ça revient moins cher. Petit problème, pour la même marque de pain, deux prix différents. Un prix marqué à 1 pour 4,49\$, 2 pour 7,98\$ et l'autre 3 pour 8,88\$. Mais je n'ai besoin que de deux pains, alors j'en prends deux et m'en vais payer.

C'est une fois à la caisse que tout le plaisir commence. La caissière scanne les pains et ça indique 2 fois 4.49\$. Je dis à la caissière que le prix n'est pas celui indiqué sur l'étalage. Elle demande donc à un commis d'aller vérifier. Il revient et il me donne raison et corrige le prix.

C'est terminé, vous pensez? C'est bien mal me connaître. Vous connaissez la politique de l'exactitude des prix? Donc, j'annonce à la pauvre caissière qu'il faut qu'elle me donne les pains gratuitement vu que le prix indiqué n'était pas le bon et que c'était en bas de 10\$. La gérante se présente, je lui explique mon problème, elle ne semble pas comprendre, je lui explique à nouveau et finalement, elle n'a pas le choix que de me les donner. Morale de l'histoire: vérifiez toujours les prix, on ne sait jamais.



CHRISTIAN TARTE
CAMELOT PJC 28^e AVENUE / BEAUBIEN

Le chemin de la paix intérieure

Tout a commencé dans la nuit du 20 octobre 2019. J'ai eu la peur de ma vie. Une vraie crise de panique. Je pensais mourir. Quel malaise quand je me rappelle ce moment-là! Je pensais vraiment ne jamais m'en sortir.

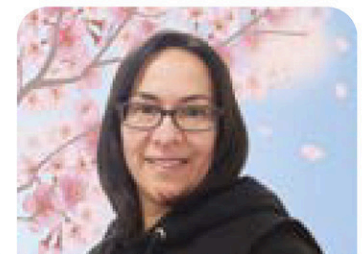
C'était juste avant la Covid, rien pour m'aider. On m'a prescrit un médicament, mais à cause de la pandémie, j'ai eu peu de suivi médical afin de savoir si la médication fonctionnait ou pas. Je l'ai prise pendant deux ans mais ça ne m'aiderait pas. J'avais plein d'effets secondaires, des malaises, de l'angoisse et de l'anxiété. Je faisais de l'insomnie et je me réveillais chaque nuit vers 2h, heure à laquelle j'avais fait ma crise de panique en 2019. C'était difficile de récupérer à cause du manque de sommeil.

En juin 2022, j'ai pris graduellement un autre médicament, mais là, c'était trop fort, causant de la pression au cœur. J'ai passé des tests en cardiologie qui ont révélé que mon cœur était normal. Je suis revenue à la dose initiale.

Depuis janvier 2023, je prends aussi une pilule qui me permet de dormir et qui soulage mon anxiété sans effets indésirables.

Je pense que pour soulager son anxiété, il faut aussi travailler sur soi à gérer ses émotions, prendre des pauses et des respirations, lâcher prise et observer ce qui se passe autour de soi, rencontrer des gens qui nous font du bien. Écouter de la musique et méditer sont aussi de bonnes façons de relaxer.

Finalement, je réalise que ça fait plus de bien de regarder les belles choses qui nous entourent que de vivre dans notre tête.



SYLVIE HOULE
CAMELOT MARCHÉ METRO BOUL. SAINT-JOSEPH



© RAWPIXEL

Repenser l'aide alimentaire

En avril dernier, Québec solidaire a déposé un projet de loi anti-gaspillage contraignant pour éviter les invendus et autres pertes d'aliments propres à la consommation. Quelles conséquences sur la récupération alimentaire? *L'itinéraire* a posé la question à quelques acteurs du milieu dont Mission Bon Accueil à Montréal ainsi qu'à la Ressourcerie Bernard-Hamel située à Rouyn-Noranda.

Légumes, fruits, viandes, produits laitiers... Le réseau des Banques alimentaires du Québec (BAQ) a recensé 671 000 personnes aidées par le don alimentaire en 2022¹. Rappelons que ceux-ci ne représentent qu'une part visible des Québécois souffrant d'insécurité alimentaire. La récente Étude Parcours² en dénombrait 900 000 avant la pandémie, soit 11 % des ménages québécois.

La plaie ouverte de la pauvreté

Pour Sam Watts, p.d.g. de Mission Bon Accueil qui gère deux épiceries gratuites dans Saint-Henri et Montréal-Nord, les files d'attente pour du dépannage alimentaire ne sont pas la démonstration de l'utilité des comptoirs d'aide.

Ce, malgré toute la bonne volonté du réseau communautaire, dit-il parce que l'aide alimentaire n'est qu'un pansement sur une plaie ouverte, celle de la pauvreté. «*On l'a vu avec la Prestation canadienne d'urgence (PCU), illustre le directeur en parlant des programmes qui pourraient être mis en place par les gouvernements pour que les gens n'aient plus à faire le choix entre «nourrir leurs enfants ou payer leur loyer. Dès le début de la pandémie, les gens ont pu gérer sans nous, grâce à la PCU. À Mission Bon Accueil, on a perdu environ 900 personnes.»* Une bonne nouvelle dans le milieu pour qui la perte d'usagers est synonyme d'amélioration des conditions de vie.

Sans le nommer, c'est une fois de plus autour de la question d'un revenu universel garanti, dont la pertinence et l'efficacité ne sont plus à prouver, que tournent les solutions possibles à mettre en place. «*On est au Québec, en 2023, on est capable de mieux*», souligne le p.d.g. qui considère que la vision collective de la pauvreté date des années 70 et qu'il serait temps de s'ajuster. «*Il va falloir s'asseoir*» autour d'un vrai programme de lutte contre l'insécurité alimentaire.

Sam Watts, p.d.g. de Mission Bon Accueil



© MISSION BON ACCUEIL

¹ Source: Bilan faim 2022. Statistiques au 31 mars 2022. Réseau des Banques alimentaires du Québec.

² Source: Loïselle J, Roncarolo F et l'équipe Parcours (2022). *Portrait de 1001 nouveaux utilisateurs du don alimentaire. Résultats du premier temps de l'Étude Parcours, demander de l'aide alimentaire et après?*

Loi anti-gaspillage contre la faim

«Près de 40% des déchets alimentaires pourraient servir à nourrir la population», pouvait-on lire début avril dans un communiqué de presse émis par Québec solidaire pour apporter du grain à moudre à leur dernier projet de loi anti-gaspillage, déposé à l'Assemblée nationale par la députée de Québec solidaire de Verdun, Alejandra Zaga Mendez, en avril dernier.

Selon les revendications émises, cette loi obligerait «les transformateurs, les distributeurs et les détaillants de produits alimentaires propres à la consommation humaine d'engager des démarches sérieuses en vue de conclure des ententes de réduction du gaspillage de produits invendus avec des organismes reconnus».

À la Ressourcerie Bernard-Hamel de Rouyn-Noranda, on dépanne 2200 personnes qui ne peuvent pas compter sur leurs revenus pour manger sainement. Ces personnes viennent de Rouyn-Noranda, de l'ouest de l'Abitibi et de Témiscamingue. Malgré une gestion efficace des activités de la Ressourcerie qui permettent d'assurer un dépannage alimentaire sans trop craindre de devoir réduire la taille des paniers, Nathalie Larose Jollette, directrice des communications de la Ressourcerie, précise tout de même s'inquiéter de l'impact du projet de loi anti-gaspillage 393.

Apprendre de la pandémie

Au début de la pandémie, la Ressourcerie était «ensevelie sous la nourriture à cause de la fermeture des restaurants et autres points alimentaires, raconte la directrice. Puis l'abondance s'est arrêtée. Les supermarchés ne recevaient pas la nourriture, il n'y avait personne pour gérer les stocks...» La reprise économique et tout le désordre qu'elle a causé a obligé les chaînes de distribution à revoir leur gestion de stock, plus serrée qu'avant.

Avec l'inflation, les supermarchés ont redoublé d'efforts pour diminuer leurs pertes, et amaigrir les commandes. Ils ont entre autres mis le paquet sur des outils de réduction des invendus: «Que ce soient par le FoodHero, décrit M^{me} Larose Jollette, implanté dans de nombreux IGA et Metro, ou Flashfood, que l'on retrouve dans les Maxi. C'est entre 30% et 50% de dons qu'on n'avait plus.» Pour compenser les pertes, la Ressourcerie s'est mise, comme la majorité des banques alimentaires, à acheter les denrées manquantes aux paniers des bénéficiaires de l'aide.

C'est de cet enchaînement, depuis le début de la pandémie, qu'émane une certaine crainte face au projet de loi anti-gaspillage qui provoquerait sûrement un resserrement de plus de la gestion des stocks pour des supermarchés. «J'ose croire qu'on va trouver des manières de rester un maillon important de la récupération alimentaire, dit la directrice des communications. Mais il va peut-être falloir tous s'asseoir à la même table pour discuter de tout ça.»

Un coup dur pour le PRS

C'est le Programme de récupération en supermarchés (PRS) mis en place par le réseau des BAQ qui risque d'en prendre un coup, alors même qu'il est un atout essentiel à la pérennité des moissons et associés du réseau, affirme M^{me} Larose Jollette. «Avant la mise en place du PRS, la protéine représentait 1% des paniers alimentaires, qui, dans notre cas, provenait de la chasse aux originaux. Mais nourrir les gens en vue d'une saine alimentation sans protéine, c'est un peu dur. On n'avait pas non plus accès aux produits laitiers: yogourt et fromage. Pour en arriver-là, ça pris 30 ans d'expérience», conclut-elle, et l'initiative d'une grande et solide banque alimentaire: Moisson Montréal, qui a réussi à asseoir à la même table les grandes chaînes de distribution alimentaires que sont Loblaws, Metro, et Sobeys pour la mise en place du PRS.

Ces deux dernières années, le réseau et les membres des BAQ se démènent pour garder leurs activités à flot. «Le réseau s'est énormément mobilisé pour nous aider en trouvant des alternatives [aux manques de denrées et de ressources financières]», affirme M^{me} Larose Jollette. Aujourd'hui les paniers sont composés à 75% des denrées qui ont pu être récupérées grâce aux initiatives du réseau. «On a de tout avec les BAQ: du cannage, des aliments secs, des oeufs... On est chanceux d'avoir un réseau qui travaille si fort», exprime avec gratitude la directrice.

Réfléchir à un système efficace

Dans le rapport de l'Étude Parcours, on peut y lire: «L'aide alimentaire d'urgence constitue la réponse communautaire la plus répandue au problème de l'insécurité alimentaire, mais sa contribution réelle pour améliorer la sécurité alimentaire ne fait pas l'unanimité. «À travers l'île de Montréal, il y a plus de 300 comptoirs alimentaires, précise Sam Watts de Mission Bon Accueil, dont des sous-sols d'églises, ouverts une fois par semaine en général. Ce sont de très belles intentions, mais est-ce vraiment efficace?», s'interroge-t-il.

Tout le monde s'accorde cependant sur le fait que l'aide alimentaire d'urgence sera toujours une nécessité. Mais pour maintenir ce service d'urgence, il pourrait être indispensable de repenser le système de distribution, anticipe le directeur. «Au Québec, on est bien outillé avec la récupération alimentaire comme les moissons, affirme-t-il. Ce sont des experts en récupération. Ce qu'il manque maintenant, c'est un réseau de distribution efficace», et adapté à la réalité de chaque milieu de vie.

Quant à l'élimination du gaspillage alimentaire, c'est un oui unanime. Cependant, ce n'est pas ça qui réduira drastiquement le nombre de cas d'insécurité alimentaire, confirment tous les interlocuteurs interviewés, mais bien des politiques qui agissent concrètement pour réduire la demande d'aide alimentaire, donc la pauvreté. ■

LA SAISON DES TIQUES



DES NOUVELLES DE L'ORGANISME

LA GRATITUDE EN PARTAGE

Par Karine Bénézet • cheffe de pupitre

« Christine, elle m'a beaucoup aidé à développer mes idées. Je travaille avec Anita aussi, et elle est formidable [...] » Pour les personnes comme Maxime qui ont l'écriture timide, les bénévoles de la rédaction sont essentiels. D'ailleurs, les partenaires et toutes les personnes qui soutiennent L'itinéraire le sont; comme les camelots, moteurs de l'organisme et les partenaires, sans qui l'avenir serait plus difficile. C'est donc avec l'ambition d'honorer ce beau monde que L'itinéraire a organisé une soirée de reconnaissance le 16 mai dernier.

Plus de 70 personnes se sont côtoyées dans le somptueux édifice des Archives du Québec à Montréal, rue Viger, pour la Soirée reconnaissance de L'itinéraire. Et c'est dans une ambiance décontractée que la gratitude et les remerciements se sont exprimés. Pour certains avec des mots, d'autres en images, d'autres encore avec des chants comme l'ont fait Monique Proulx, la marraine de la rédaction de L'itinéraire et Siou, camelot récipiendaire, sur des textes de Clémence Desrochers.

Le difficile choix d'articles

L'équipe et le conseil d'administration de L'itinéraire était également présents pour ouvrir la soirée, démontrer leur reconnaissance, mais aussi pour féliciter les camelots-rédacteurs nominés aux Prix de la rédaction.

C'est à Christine Barbeau, bénévole à la rédaction, Francis Ouellette, auteur et collaborateur du magazine avec son roman-feuilleton *Sirop de Poteau*, Monique Proulx auteure émérite et Marie-Ève Morasse, journaliste à *La Presse* et bénévole, qu'incombait la difficile mission de choisir les textes de camelots en lice pour les prix de la rédaction 2022 dans les catégories Mot de camelot, Chronique culturelle, Chronique libre et Actualité-société.

Après trois années d'absence, les prix de la rédaction ont été décernés à Sylvain Pépin, pour son mot de camelot *Je trouve ça beau quand il pleut*, puis à Agathe Melançon pour son article société *Après les coups* (15 mai, 2022), à Mathieu Thériault pour sa chronique libre, *Un héritage impérial...iste!* (1^{er} octobre, 2022) et enfin à Siou pour sa chronique culturelle *Clémence et Siou, la tristesse en partage* (15 août, 2022).

Et comme l'a très justement souligné Monique Proulx:

« Du simple mot de camelot au reportage.
Du développement d'une idée, jusqu'à l'élaboration
d'un dossier de fond, les camelots ont progressé
et évolué au sein de la rédaction de L'itinéraire.
Nous les félicitons toutes et tous pour
leurs efforts et leurs talents. »



© MATHIEU CHEVALIER

Les trois membres du jury (dans l'ordre habituel): Marie-Ève Morasse, journaliste à *La Presse*; Christine Barbeau, accompagnatrice bénévole à la rédaction et Monique Proulx, auteure et marraine de la rédaction de *L'itinéraire*. Au micro, Josée Panet-Raymond, rédactrice en chef, annonce la remise des Prix de la rédaction.



© PASCALE PLANET

Luc Desjardins, directeur général du Groupe communautaire L'itinéraire en discussions avec des partenaires de l'organisme.

Pour découvrir les textes des lauréats des Prix de la rédaction 2022, consultez notre page web : www.itineraire.ca/prix-2022/ ou scannez ce code QR



À la récréation de la vie de Mononc' Serge et Anonymus

Simon Bolduc • chargé de projet, journalisme

En collaboration avec Robert Patenaude

Camelot métro Bonaventure

© PHOTOS SIBYLLE BEAUNÉE

Novembre 2003. Les États-Unis sont en guerre contre l'Irak; Jean Charest est porté au pouvoir tandis que Jean Chrétien quitte la vie politique; on peut encore fumer dans les restaurants; la première mouture de Star Académie est en tournée partout dans la province; Ariane Moffatt est la révélation de l'année au Gala de L'ADISQ et... Mononc' Serge et Anonymus sortent l'album devenu culte *L'Académie du massacre*.

Pour souligner les 20 ans du mythique album, Anonymus et Mononc' Serge s'apprêtent à partir en tournée. Ils seront en spectacle dans le cadre des Francos de Montréal, le 17 juin prochain, dans un MTELUS qui a affiché complet en quelques heures seulement.



N'importe quel jeune ou moins jeune adepte de musique locale se souviendra du vidéoclip de la chanson *Les patates* qui a été diffusé en boucle sur les ondes de feu MusiquePlus. Écoulé à plus de 25 000 exemplaires, il est encore à ce jour le plus grand succès commercial d'Anonymus et du Mononc' préféré des crottés trash d'ici.

Vingt ans plus tard, ils monteront sur une quinzaine de scènes un peu partout au Québec pour célébrer cet album qui a marqué le paysage musical québécois à sa manière.



Le groupe en 2003.

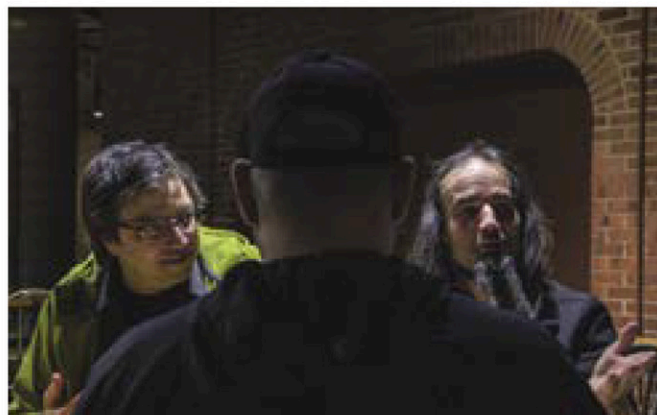
© MICHEL GIRARD

Retour dans le temps

Assez discret de manière générale sur son passé à titre de premier bassiste des Colocs, c'est tout le contraire quand on demande à Serge Robert, alias Mononc' Serge, de nous raconter l'évolution de sa carrière solo lancée à la moitié des années 1990. Des albums, il en avait cinq derrière la cravate avant cette collaboration avec Anonymus, qu'il ne connaissait pas personnellement.

Assis dans la grande salle commune de l'Université du Québec à Montréal, lui et Oscar Souto, bassiste et chanteur d'Anonymus, racontent le contexte de leur collaboration :

« Ma chanson Marijuana jouait à la radio et je commençais à être invité dans des petits festivals underground plus métal, raconte Mononc' Serge. Je me disais : "Criss, y vont me prendre pour un imposteur". Finalement j'ai été bien accueilli. J'étais beaucoup dans la chanson francophone. J'écoutais du métal, mais pas tant que ça. Faut croire que j'ai un fond métal. Tu m'aurais dit en 1997 que j'aurais fait un album avec Anonymus, je t'aurais dit que c'est complètement farfelu. Je suis un touriste dans ce monde-là. »



Oscar Souto se souvient que c'est lors du festival itinérant de musique métal et rock, le Polliwog, que le groupe a performé pour la première fois avec Mononc' Serge: « C'était l'idée de notre gérant au départ. Je me souviens avoir réagi: "Mononc' qui? Mononc' Serge? Ok, on va l'essayer". Ça levé, le monde a disjoncté en show. On a vu les possibilités et on a fait un album. C'est le mélange des deux univers qui a été magique. Ses paroles incisives et le côté lourd de notre métal, ça fait un match parfait. Personne ne l'a vu venir. »

Pour l'habitué de la chanson francophone plus standard, jouer avec « la machine Anonymus » lui a permis d'accentuer son côté plus politically incorrect, « de développer le filon du rock et du trash encore plus », comme il le dit. « C'était déjà bien baveux, je me moquais beaucoup de l'establishment, du show business, des shows de variétés comme la Fureur, de Maman Dion, ces affaires-là, poursuit-il. Je pense que dans le métal, justement, beaucoup de monde partage aussi ce sentiment anti-mainstream. »





Un miracle une toune

C'était dimanche après-midi au square Berri / La police procède à l'arrestation d'un squeegee / Y fouillent dans ses poches, lui passent les menottes / Qu'est-ce qu'y trouvent : un demi-gramme de pot. C'est sur ces paroles que s'ouvre la chanson Marijuana de Mononc' Serge, sortie en 2000 alors que l'artiste était dans un creux de vague.

« Tu m'aurais dit que ce serait légal aujourd'hui, je n'y aurais pas cru. C'était totalement démonisé, se souvient-il. Mais cette chanson a été tellement importante pour moi. Au début de 1999, mes activités ont pratiquement cessé. Je capotais ! Je devais sortir un autre album et ma compagnie de disques ne voulait pas sortir les tounes que j'avais. Je faisais un show par mois, il fallait qu'il se passe quelque chose. J'ai sorti ça de manière indépendante. J'ai eu ma première critique trois mois après la sortie de l'album. »

Toune obscure sur son album *13 tounes trash*, à sa plus grande surprise, *Marijuana* s'est propagée dans les foyers québécois à la vitesse grand V grâce à MusiquePlus et la station COOL FM, anciennement le 98,5 FM. Une chanson miracle qui l'aura sauvé et mis sur la route, deux ans plus tard, du groupe métal Anonymus. « C'était presque la fin de sa carrière », se souvient Oscar Souto.

« J'avais entendu parlé d'une nouvelle radio, COOL FM, qui allait naître et qui allait diffuser du rock. Pour moi, je m'attendais à des groupes comme La Chicane, Éric Lapointe, mais à ma grande surprise ils faisaient jouer du *Vulgaires Machins*, du *Arsenic 33*, du *WD-40*, des groupes proches de ce que je faisais. Ils ont mis *Marijuana* en ondes. Ça a explosé. Après j'ai eu l'idée de faire un vidéoclip. Il faut dire qu'à l'époque, si ton clip ne passe pas à MusiquePlus, il ne joue nulle part. Il n'y a pas de Youtube, Facebook... Je n'aurais jamais fait un clip si la toune n'avait pas été précédée d'un succès radio. C'était tellement grotesque le clip, je me souviens, avec des policiers et des têtes de cochons qui fumaient des battes (rires) », se remémore Mononc' Serge.

Sold out

Quand Mononc' Serge pense qu'il peut attirer 400 personnes pour un spectacle, il se produit dans une salle qui peut en contenir 200. C'est le même modus operandi qu'il a appliqué quand lui et Anonymus ont eu l'idée de faire un spectacle d'envergure pour célébrer l'album. « On devait faire un show au Club Soda, une salle où peuvent entrer 900 personnes environ, explique Mononc' Serge. C'était une bonne cible comme grandeur de salle, je pensais. On a mis les billets à 10 h et à 12 h il n'en restait plus. Je n'ai jamais connu ça de ma carrière. » Conséquence ? Ils ont été obligés de changer de salle. Le MTELUS, avec sa capacité de 2300 personnes, a affiché complet en une journée.

Comme dit Mononc' Serge, « il s'est passé d'quoi ». Un deuxième soir a été proposé, « mais on a refusé », poursuit Oscar Souto. Un bon soir, bien rempli, c'est ça l'idée. « Au menu, des chansons principalement de *L'Académie du massacre*, mais aussi de leur deuxième collaboration sur album, *Musique barbare*, sorti en 2008. « On a des belles scènes, on va avoir un beau background, on a mis du temps et de l'énergie à monter le show. Il y a des idées tout aussi loufoques les unes que les autres. »

Après 20 ans, les garçons d'Anonymus sont toujours à l'école du massacre. « C'est ça le concept, rigole Souto. Ça fait 20 ans qu'on redouble. Toute la mise en scène tourne autour de l'école et de l'éducation. »



Mononc' Serge (au centre) entouré (de g. à dr.) d'Oscar Souto, de Daniel Souto, de Jeff Fortin et de Carlos Araya.

Un exutoire

Mononc' Serge a souvent été présenté comme la royauté du trash, le pape des crottés et comme celui qui tire sur tout ce qui bouge. Ce n'est pas faux, mais disons que cette présentation en surface est usée. Après 25 ans sur la scène musicale, on se doit de comprendre que l'exercice est surtout de sublimer, en chansons, le pire et le moins pire de l'être humain.

«*En dehors du personnage Mononc' Serge, je ne fais pas de vague, je suis rangé, je ne prends pas de place*, dit celui qui porte bien son nom. *Quand j'écris des tounes, j'ai envie de faire toutes sortes d'affaires que je ne fais pas dans ma vie: être injurieux, vulgaire, obscène. Ça reste des mots pour moi.*» Oscar Souto sourit et se tourne vers Serge Robert: «*Sur la scène, tu es complètement fou, mais dans la vie, tu es super sage. Quand tu embarques sur un stage, Serge, tu deviens un personnage.*»

Mononc' Serge continue sa réflexion: «*Quand j'écris des chansons, c'est un espace pour exprimer tout c'qui m'passe par la tête. Je ne fais pas toujours la même chose. Des fois je suis un peu plus premier degré, d'autres complètement dans un délire. Et il y a tout ce qui se passe entre les deux. C'est un espace de liberté, de création, je fais ce que je veux. C'est comme la récréation de la vraie vie.*»

Le groupe montera sur scène pour une quinzaine de dates en salle et en festival cet été. Plusieurs salles affichent déjà complet. Pour plus d'informations sur la tournée des 20 ans de l'Académie du massacre : mononc.com et anonymusmetal.com

Les temps ont changé

Mononc' Serge l'avoue, il y a des chansons qu'il ne veut plus chanter. La société change, il change avec: «*Je ne suis pas à part de la société. Je suis de mon temps, il y a des affaires que ça ne me tente plus de dire pour toutes sortes de raisons. Ce n'est pas de la censure, même si c'est vrai qu'il y a plus de pressions externes, je pense aux vagues d'annulation, par exemple. Mon album Mon voyage au Canada, quand je l'ai réédité en vinyle, je ne l'avais pas écouté depuis 15 ans, depuis sa sortie. Je me souviens m'être dit: "Coliss que c'est trash". J'aime faire des trucs transgressifs, mais jusqu'à un certain point.*»

En lui rappelant son groupe formé spécialement dans le contexte des accommodements raisonnables et de la commission Bouchard-Taylor, en 2007, et appelé prosaïquement Mononc' Serge et les accommodements raisonnables, l'oncle affiche un sourire en coin: «*Ce serait impensable, aujourd'hui, et pourtant, on faisait juste se moquer du débat politique. Mais le problème, c'est que tu ne veux pas te ramasser avec un type d'admirateurs. J'ai fait une chanson où je me moquais de l'État islamique, ça s'est ramassé sur des sites d'extrême droite en France. J'ai-tu envie d'aller en France pis de chanter devant des crânes rasés? J'ai pas envie d'être ami avec ce monde-là.*»

Musique violente

Oscar Souto croit qu'il existe un lien entre l'approche provocatrice de Mononc' Serge et la musique métal. Une musique qui, selon lui, peut paraître violente et agressive pour Monsieur et Madame-tout-le-monde, mais qui est en réalité une musique rassembleuse, de camaraderie, et surtout libératrice. «*Quand tu vas voir un show de métal, explique l'homme fort d'Anonymus, c'est très rare que tu vois des batailles. Même si les gens se foncent dessus, il y a un esprit de gang qui règne. Tu tombes, on va te ramasser. Tout le monde est content d'être là.*»

Il rappelle aussi que les musiciens de musique métal ne sont pas «*des deux de piques*», qu'il faut de la technique et de la discipline. «*Si tu me dis que c'est juste du criage, ben vas-y, crie pour voir. Tu vas te défaire la voix. Imagine alors faire 1h30 de show après, en criant. Ça demande beaucoup de technique et de travail.*» ■

Humour, musique pesante et francophonie : la recette d'un succès inattendu



© FOURNIE PAR FÉLIX B. DESFOSSÉS

Félix B. Desfossés

Que représente *L'Académie du massacre* dans le paysage musical québécois, 20 ans après sa sortie ? En entrevue avec *L'itinéraire*, le journaliste spécialisé en histoire de la musique au Québec, Félix B. Desfossés et auteur de l'essai : *L'évolution du métal québécois*; *No speed limit*, a apporté son expertise sur ce disque devenu mythique.

— Sibylle Beaunée • journaliste stagiaire

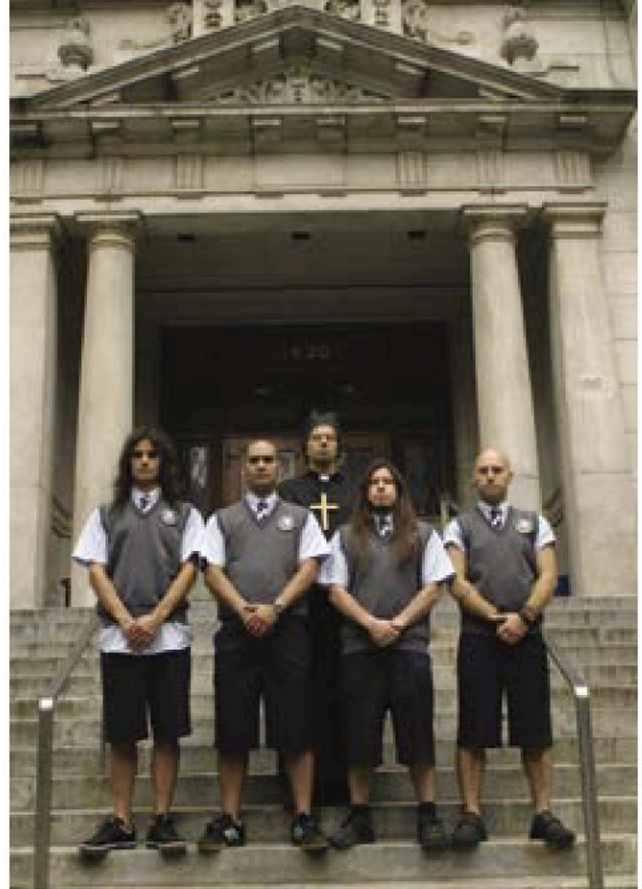
Pour le journaliste de *Radio-Canada* Félix B. Desfossés, reconnu pour son travail dans la défunte émission *Bande à part*, le succès d'*Anonymus* et de *Mononc' Serge* n'est pas anodin.

« Leur album est quelque chose
d'unique dans le monde du métal,
tu ne peux pas trouver d'équivalent.
C'était le premier groupe où toutes
les chansons étaient en français,
et dans le métal, c'est rare. »

Proposition originale mêlant humour, vulgarité et musique lourde, le disque fait fureur instantanément au Québec. En 2023, *L'Académie du massacre* n'a pas perdu de son charme et enthousiasme toujours les fans du métal par son approche décalée.



© SIBYLLE BEAUNÉE



© MICHEL GIRARD

Une réponse à *Star Académie*

Émission de télé-réalité renommée dans le monde entier, *Star Académie* fait son arrivée au Québec en 2003. Mettant en concurrence des candidats qui doivent faire leurs preuves dans le domaine musical, l'émission télé est vue d'un très mauvais œil par l'industrie de la musique indépendante.

« C'était clairement considéré comme une menace à l'époque. Les musiciens trouvaient cette émission comme mettant en avant une musique préfabriquée, superficielle. Il n'y avait plus la notion de créativité et de singularité, de mettre de l'amour dans quelque chose que tu crées de tes propres mains », a expliqué Félix B. Desfossés.

En réponse à la polémique, l'album *L'Académie du massacre* apparaît comme une levée de boucliers à sa sortie, la même année. « Le disque arrivait comme un soutien aux musiciens indépendants. Il n'y avait pas mieux comme prise de position et le succès est apparu en claquant des doigts, à leur grande surprise aussi. » Comme le souligne le journaliste, Anonymus et Mononc' Serge ont offert un disque plein d'humour rejoignant le mouvement critique de *Star Académie*.

Et de l'humour dans du métal, ce n'est pas commun. « Ils étaient à part et se sont dissociés de tout en ayant des paroles humoristiques. » Quelque chose de rare, car d'habitude le métal et le trash métal sont des musiques sérieuses et très cérébrales. « Utiliser l'humour et prendre en compte l'aspect social, c'est un concept assez unique, mais qui a rejoint beaucoup de gens. »

Mononc' Serge, l'atout secret

Un succès national, pour lequel Anonymus peut remercier l'oncle Serge. Pour le journaliste, qui a également écrit l'essai *L'évolution du métal québécois*, l'ajout de l'humour a été le meilleur moyen pour faire passer un message.

« Anonymus était déjà populaire, donc, sans Mononc' Serge, l'album aurait fonctionné, mais il n'aurait pas autant marqué les esprits. Avec le son très grinçant, baveux et sarcastique de Mononc' Serge par rapport à l'actualité, les médias le mettaient en avant. Ce personnage décomplexé qui utilisait la vulgarité était au cœur de toutes les interrogations. »

Comme le dit Félix B. Desfossés, « l'humour au Québec, ça fonctionne toujours ». Mais il faut rappeler que Mononc' Serge est avant tout un personnage créé après que Serge Robert ait quitté le groupe musical québécois Les Colocs, en 1995. Pour le journaliste, sa notoriété est apparue dès la fin des années 1990 et début 2000 avec l'album *Mon Voyage au Canada*. « Il y avait du nouveau, du frais dans ce qu'il proposait. Les gens étaient, au départ, secoués par le son, mais après ils s'intéressaient aux paroles, et à partir de là, Mononc' Serge a commencé à attirer l'attention. On se demandait : "mais c'est qui c'gars-là ?" »

Derrière le caractère sans-gêne, se cache un musicien intelligent qui a étudié la philosophie à l'UGAM. Un intellectuel qui utilise un personnage pour crier dans son micro des textes incisifs dotés d'un humour irrévérencieux.

« C'était provocateur, c'était vulgaire, mais on lui pardonne tout de suite ! En dehors du personnage, Serge Robert est quelqu'un d'intelligent qui a trouvé une niche dans ce qu'il fait. Ça prend du courage, et pour ça, je lui lève mon chapeau », a soulevé Félix B. Desfossés. ■



Entrevue réalisée par Josée Cardinal,
bénévole à la distribution
Texte rédigé par Simon Bolduc, journaliste

L'intergénérationnelle féministe de Madame Bijou

Rencontre avec l'auteure et collagiste Sara Hébert

Dans *Bijou de banlieue*, l'auteure et collagiste Sara Hébert met en scène Madame Bijou, son alter ego, qui livre ses conseils « d'excroissance personnelle » aux femmes de sa génération. Parodie de *l'Encyclopédie de la femme canadienne* de Michelle Tisseyre, paru en 1966, l'original et imposant livre rose nananne se veut drôle, décalé, sans toutefois tomber dans la caricature.

Son ouvrage s'est retrouvé sur le chemin de Josée Cardinal, bénévole à la distribution du magazine, lectrice chevronnée à la plume magnifique et « féministe punkette », qui avait beaucoup à dire lors d'une rencontre printanière au Café de L'itinéraire.



Josée: Sara, je veux te dire en commençant que j'ai adoré ton livre. Au début, je me demandais si j'étais vraiment le lectorat cible, mais plus j'avais dans ma lecture plus je me sentais concernée. Ton livre est limpide, franc, clair. J'aime ça parce que ça va droit au but. J'aime le monde direct.

Sara: Ça peut être un défaut aussi. Je me suis retenue et je me suis beaucoup relue. Dans la vie, je suis parfois trop directe, je n'ai pas de filtre. Et je m'ouvre beaucoup sur ma vie personnelle dans *Bijou de banlieue*.

Tu t'es inspirée de *l'Encyclopédie de la femme canadienne*, de Michelle Tisseyre, parue en 1966?

Oui! C'est une parodie. J'avais ce livre qui trainait chez moi. Je suis partie de l'idée que si moi, Sara Hébert (Madame Bijou dans le livre), avait à faire une encyclopédie qui aurait le même but que celle de Michelle Tisseyre, à quoi ça ressemblerait en y mélangeant mon ton un peu clown, mes collages, et avant tout les problèmes typiquement féminins qui nous assaillent, mes amies, ma mère, moi: Pourquoi je fréquente ce genre de gars? C'est quoi mes besoins dans une relation? C'est autour de ces préoccupations que mon alter ego, Madame Bijou, livre ses conseils tout au long de l'ouvrage.

Grâce à toi, j'ai été capable de lire un livre de psychologie appliquée. C'est pas mal la limite que je peux absorber dans le domaine de la psychopop, justement parce que c'est une parodie. Mais plus ça allait dans ma lecture, plus je prenais au sérieux ce que tu conseillais. Je trouvais que c'était applicable pour vrai! (*Rires*)

Et le côté esthétique, tes collages, il y a du temps là-dedans, c'est fou. Je trouve que c'est un livre difficile à catégoriser.

C'est un ovni. Ce n'est pas tout à fait un roman graphique ni un roman plus «classique». On a de la difficulté à l'inscrire dans des catégories pour certains prix littéraires. Je dirais que c'est un livre d'autofiction satirique illustré. C'est comme ça que je le considère.



J'ai pris du temps à le lire parce que j'aime beaucoup l'aspect brut et subtil des collages. Il y a beaucoup de détails dans les images. J'ai pris le temps de tout analyser. Tout est vecteur de sens, tant les images que les mots. C'est indissociable quand on en fait la lecture.

Je voulais quelque chose de très punk.

Quand j'étais plus jeune j'étais moi-même une punkette. Peut-être plus une *wanna be punk*. Je sais par contre que je suis féministe depuis toujours. Personnellement, j'étais contente de sentir que le féminisme de ma génération est comme un témoin dans une course à relais qu'on passe à votre génération.

Le travail n'est pas terminé. Il existe plusieurs formes de féminisme. Mon militantisme, c'est de parler. Juste prendre la parole, c'est une action en soi.

Je me souviens quand j'étais jeune, dans les années 1960, un des slogans de ma génération était: « *Le privé est politique.* »

J'ai plein d'amies militantes qui publient des essais et j'adore ce qu'elles font. Mais j'ai parfois l'impression que pour Monsieur et Madame-Tout-le-Monde de la banlieue, ça peut faire peur. Je trouvais intéressant d'écrire un livre aux propos féministes, mais qui a l'air d'un objet comique, attirant visuellement et qui peut te faire réfléchir sans te dire quoi penser.

Il n'est pas sentencieux ton livre. C'est probablement mon premier critère pour m'accrocher.

Tu te demandais si tu étais le public cible. Peut-être que le début du livre, la relation avec les gars, c'est peut-être générationnel, avec les réseaux sociaux et tout ça. C'est peut-être plus loin dans la lecture que les femmes plus vieilles que moi s'y retrouvent. La majorité des personnes de mon âge autour de moi l'ont offert à leurs mères, des femmes dans la soixantaine. Elles se reconnaissaient.

C'est ça, de sentir qu'il y a une relève, c'est important pour les femmes de ma génération.

Peut-être que l'histoire de ma mère est plus universelle et commune qu'on pense. Tu es jeune, tu es séduite par un beau jeune homme, tu te maries, et finalement cette personne est égoïste, n'est pas investie dans sa vie de couple et de famille. Des femmes qui tentent de gagner leur vie et qui gagnent moins que leur conjoint, ça aussi c'est d'actualité.

En écrivant le livre, j'ai réalisé à quel point j'ai suivi les traces de ma mère involontairement. Je suis travailleuse autonome. Aujourd'hui je me sens mieux rémunérée qu'avant parce que pendant un bout j'ai eu de la misère à demander ma juste part.

Tu as de la chance de le réaliser jeune. « *Ma mère, mon miroir* », je m'en suis rendu compte tellement tard. Elle est morte aujourd'hui, malheureusement. Ça m'aurait aidée dans mon développement personnel.

Ce n'est pas donné à tout le monde. J'ai eu des passes houleuses avec ma mère. Je pense que c'est un hommage que je lui fais dans le livre. J'ai eu de bonnes discussions avec elle pendant l'écriture. Mon éditrice me poussait à lui poser des questions du genre: « *Demande-lui de te parler de son mariage.* » Je pense qu'elle a cheminé, moi aussi, et qu'elle est plus à l'écoute. C'est encore fragile.

Hey, en terminant, je me demandais: la *chick lit*, aimes-tu ça ?

Je vais être obligée de dire que oui. J'ai adoré Bridget Jones. C'est un genre. Je trouve plate qu'on appelle ça de la *chick lit*. Elle est où la *man lit*? Ce serait des histoires de chars pis de serpents? (*Rires*). Je ne veux pas attaquer ce genre littéraire, mais je veux énoncer mon bémol. Si la question est: « *As-tu aimé Bridget Jones?* » Oui! C'est cool, l'histoire d'une trentenaire qui se trouve grosse et pas belle. Bridget n'est pas une *girly girl*. Elle ne l'a pas pantoute l'affaire, elle est malhabile. Elle désire le boss, mais le boss se crisse d'elle. Elle veut s'épanouir. À un moment donné elle sort de sa coquille, elle étudie en communications et finit journaliste. C'est certain que ça me parle. ■

LE DEATH MÉTAL ET VOUS



Dans la tête
des camelots

Qu'écoutent les camelots et les participants de L'itinéraire ? Ces derniers nous partagent leurs goûts musicaux et se prononcent sur la musique métal.

DEUX, TROIS TOUNES D'ACDC

Je pense que je confonds le rock avec le métal, mais dans le fond, j'aime toutes les musiques sauf le classique. J'écoute un peu de métal, mais quand on me dit: heavy métal, death métal, je pense à de la musique violente. Je suis allé voir au Stade olympique Guns N'Roses, il y a 30 ans. Je me souviens très bien de l'émeute.

MARIO ST-DENIS

CAMELOT MÉTRO MCGILL

Y'A QUELQUE CHOSE AVEC CETTE MUSIQUE

Ben oui, crime que j'aime ça! C'est mieux que le rap ou que le hip hop; c'est pas de la musique ça! C'est vrai que je suis plus rock que métal, mais j'adore Metallica, Nazareth, Alice Cooper... y a quelque chose avec cette musique, pis c'est jamais pareil.

JOSEPH CLERMONT MATHURIN

CAMELOT MARCHÉ METRO SAINTE-CATHERINE / DORION

DES RÉVOLTÉS

J'écoute du country, du classique à la radio, de la pop, comme les Beatles, de la musique à paroles comme les chansons de Charles Aznavour. J'écoute aussi de la musique espagnole, c'est vraiment beau, j'adore. Mais je n'ai jamais vraiment écouté de métal, même jeune. Je n'ai jamais eu le temps non plus de vraiment m'y intéresser. Pour moi, les chanteurs de métal crient comme des révoltés. Puis, je trouve le bruit des instruments agressif.

YVON MASSICOTTE

CAMELOT MÉTRO UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL ET CHEMIN DE LA CÔTES-DES-NEIGES ANGLE JEAN-BRILLANT ET QUEEN-MARY

JE DÉTESTE LE MÉTAL

C'est du cassage d'oreilles, ça crie, ça crie, ça crie... y a pas de paroles. Je n'ai jamais assisté à un show métal. Déjà, KISS, pendant deux jours je n'entendais plus rien. Moi j'écoute de la pop des années 70. Un peu de rock aussi, mais pas de métal, c'est une musique barbare. Y a que Metallica que j'aime.

JACQUES BIBAUD
PRÉPOSÉ À LA CUISINE

PAS FAN

Moi j'écoute du hip hop, du R'nB et du pop comme Justin Bieber. J'ai déjà écouté du rock et du métal, mais je ne suis pas fan. Ce que j'aime dans ce que j'écoute, c'est le rythme, le fait que ça s'danse. Le métal, c'est du criage, je sais bouger là-dessus, mais ce n'est pas mon genre.

BILL MARVEN JOSEPH
PRÉPOSÉ À L'ENTRETIEN MÉNAGER

ÇA ME DÉFOULE!

Moi, j'aime le rock. Le matin j'écoute du rock, le soir du heavy métal. Et du country chez ma mère. Ça me défoule le heavy métal. Je lâche mon fou. Après un show de métal, je me sens légère. Et je trouve pas ça plus violent qu'une autre musique.

SANDRA BARCLAY
PARTICIPANT À LA CUISINE

PAS POUR MOI

J'aime le vieux rock. Le métal, je trouve ça agressant. On n'est pas obligé de crier pour dire à quelqu'un qu'on l'haït ou faire grincer sa guitare pour lui dire qu'on l'aime. Je suis allée une seule fois à un show hommage à Mötley Crüe... c'était pas pour moi.

ANNE-MARIE WISEMAN
CAMELOT MÉTRO RADISSON ET FRUITERIE VAL-MONT
MONT-ROYAL/FABRE

PUBLICITÉ

MONTRÉAL EN MUTATION

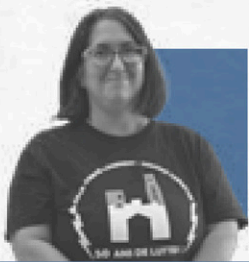
Hoche-laga

Joannie Lafrenière

Une exposition à voir jusqu'au 10 septembre

MUSÉE McCORD STEWART

ROYAL PHOTO fugues LA PRESSE MONTREAL GAZETTE CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL Montreal Québec



Par Agathe Melançon

Camelot Métro Lionel-Groulx

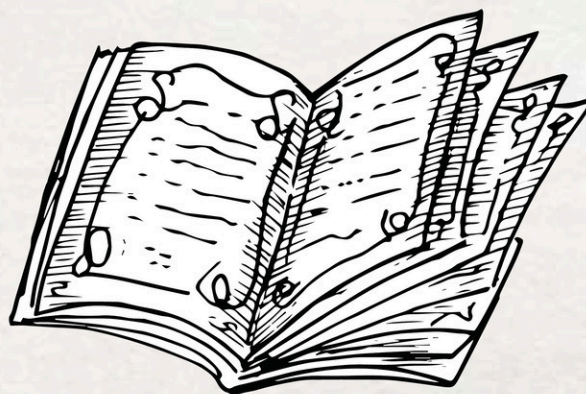


Des bars aux parcs, poésie pour tous!

Pieds de vers, alexandrins, strophes et allitérations. Tels qu'on les a appris à l'école, c'est plate à mort, me direz-vous? Pourtant, la poésie est loin d'être ennuyeuse et inaccessible. L'organisme culturel *La poésie partout* en est la preuve.

Plus souvent qu'autrement, les événements de poésie se déroulent dans les bars, là où les enfants ne sont généralement pas admis. Jonathan Lamy, poète, a vécu cette réalité comme tant d'autres poètes de la communauté montréalaise devenus parents avant lui: «*Quand ma fille était en poussette, je trouvais ça ridicule d'être sur la terrasse pendant que tout le monde était à l'intérieur du bar.*»

C'est confronté à cette nouvelle réalité de parent que Jonathan Lamy a décidé de fonder l'organisme *La poésie partout*. Chercheur, conférencier, médiateur culturel, le «poète à tout faire» a fait appel à plusieurs de ses acolytes, dont sa collègue Flavia Garcia, aussi traductrice et enseignante, pour mettre au monde ce projet de poésie prenant d'assaut l'espace public. Pour en apprendre davantage sur *La poésie partout*, nous en avons parlé ensemble autour d'un café.



Naissance

L'idée de *La poésie partout* a germé dans la tête de Jonathan Lamy et de Flavia Garcia en 2016 et c'est l'année suivante qu'elle s'est vite concrétisée. Son nom évoque le désir de partager les poèmes aux quatre vents: «*Ce sont comme des petites gouttes de littérature qu'on sème par-ci, par là et qui mettent de la joie dans le cœur des passants qui les lisent, les voient, qui en profitent*», décrit Flavia Garcia.

À l'époque, il y avait un vide à combler en matière de visibilité pour répondre aux besoins exprimés par la communauté des poètes d'ici. «*On a senti la nécessité de créer un organisme pour la diffusion de la poésie qui soit administré par et pour des poètes*, raconte Flavia Garcia. *L'idée était de pouvoir soutenir les projets poétiques et de leur fournir une structure et un réseau de diffusion.*»



*La cofondatrice de
La poésie partout,
Flavia Garcia.*



Événement de l'organisme La poésie partout auquel l'itinéraire a participé en 2017, en association avec Bibliothèque et Archives nationales du Québec.



*Le cofondateur de
La poésie partout,
Jonathan Lamy.*

Expansion

La poésie partout s'est rapidement propagée dans le milieu de la poésie. En 2019, l'organisme culturel hérite d'un projet déjà existant à la Maison de la culture Maisonneuve qui avait besoin d'un nouveau souffle : *La rue de la poésie*, une initiative culturelle qui consiste à afficher des poèmes sur les arbres de la rue Desjardins, aux abords de la Bibliothèque Maisonneuve.

Une belle coïncidence, puisque *La rue de la poésie* entre parfaitement dans la mission du projet, qui est de valoriser et d'animer, avec la poésie, certains lieux publics, dit Jonathan Lamy. Cette mission, qui s'est précisée avec les années, est de se servir de la poésie pour faire de la médiation culturelle auprès de différents publics. «*Le rôle de médiation est un volet qui veut rassembler tous les gens qui s'intéressent à la poésie, quelle qu'elle soit, autour de la même table. Ce qu'on vise également, c'est de toucher les gens loin de la poésie pour les intéresser à la pratique et la rendre accessible*», explique Flavia Garcia.

Et la Maison de la culture Maisonneuve, par ce projet, a fait des jaloux. Sa petite cousine, la Maison de la culture Mercier, dans le même arrondissement, désirait avoir un projet de poésie mais plus à l'est de la ville. «*On s'est mis à réfléchir et puis on pensait que la Promenade Bellerive était l'endroit parfait pour ça*, dit Jonathan Lamy. *Donc, on a eu l'idée de créer L'Allée de la poésie. Ce sont de gros panneaux laminés avec des textes affichés dans le parc. C'est vraiment beau!*»

En plusieurs langues

La poésie partout a le souci de rejoindre tout le monde. Tout le monde, c'est vraiment tout le monde. Par exemple, on organise des soirées de poésie où des textes sont récités en plusieurs langues. En tant que poète bilingue (français et espagnol), Flavia Garcia souligne l'importance des rencontres poétiques multilingues aux reflets des gens qui composent notre société : «*C'est intéressant parce que nous essayons d'établir un pont entre les différentes communautés par la pratique poétique. La poésie, justement, peut être ce matériau qui vient cimenter les liens entre les gens.*» La poésie sert à émouvoir le monde, le rassembler et vivre dans l'espérance de le rendre meilleur, croit-elle.

Jonathan Lamy, lui, est en train de penser à intégrer le langage des signes en formule poétique, une «poésie» qui commence tranquillement à se faire dans le milieu : «*C'est une très belle langue et ça crée des liens qui n'existent pas entre les mots, mais qui existent seulement dans le geste. C'est très intéressant.*»



La boulimie me guette

«*J'ai englouti mon trio.*» Garée dans le parking d'un resto fast-food, une jeune femme se précipite vers la porte d'entrée. «*Deux hot-dogs, une poutine, et une grande boisson. Les deux hot-dogs sont partis comme une fusée dans ma gorge, j'ai glougné mon trio comme si je n'avais pas mangé depuis deux jours, le pire c'est que je venais de dîner!*» Ma cliente, appelons-la Mlle B, est visiblement très perturbée et semble avoir besoin d'en parler. De plus, elle baisse légèrement les yeux vers le sol. Je crois comprendre qu'elle n'est pas très fière d'elle.

«*En plus je me suis fait vomir une heure après*», me dit-elle. S'agit-il d'un trouble alimentaire? Une impulsion reliée au stress? Dernièrement elle m'avait confié une situation particulièrement stressante au travail. Je ne peux m'empêcher de lui poser la question: As-tu des troubles alimentaires? «*Je pense que oui, mais je n'ai jamais consulté.*»

Selon mes recherches, le trouble de la boulimie doit être rattaché à des comportements compensatoires inappropriés et récurrents pour être considéré pathologique. Ces comportements visent à prévenir la prise de poids. Le vomissement volontaire, la prise de laxatif et/ou de médicaments diurétiques, et/ou le jeûne sont autant de mécanismes toxiques en lien avec les troubles alimentaires (TA).

Après quelques minutes de discussion, ma cliente m'a craché le morceau: «*Ma patronne me fait pas vraiment confiance quand je donne des formations. Elle vient de m'en avertir et ça me met dans une position d'inconfort.*»

Plus profondément

La personne vit quelque chose et n'en parle pas; cela devient une colère réprimée qu'on peut exprimer par la prise incontrôlée de nourriture; elle ne peut plus s'arrêter jusqu'à avoir mal au ventre. On pourrait dire que le déclencheur de la crise alimentaire de ma cliente est l'impuissance face à sa colère réprimée. L'accès hyperphagique, comme j'ai pu le lire dans le DSM-5 est par contre lié à un sentiment de perte de contrôle.

Mlle B. m'a confié qu'étant toute jeune, son père battait violemment son frère. N'ayant jamais pu verbaliser sa détresse, elle vit avec ce sentiment de colère et d'impuissance. Donc, elle mange au lieu d'exprimer ses émotions. La situation se répète à chaque fois qu'elle est devant une personne d'autorité et qu'elle décide de se taire.

Pour reprendre sa vie en main, elle doit prendre des décisions douloureuses. C'est-à-dire examiner la source de son stress. Traiter ce trouble obsessionnel compulsif, n'est pas simple. La meilleure décision est de s'informer sur le sujet et consulter un professionnel lorsqu'on en ressent la nécessité.

Mon opinion

Les malaises occasionnés par la boulimie sur l'ensemble de notre quotidien peuvent s'atténuer pour un temps. Pour l'avoir vécu, on n'est jamais à l'abri. C'est un peu comme trouver le régime miracle, perdre quelques livres et penser que tout est réglé.

Maintenir des habitudes alimentaires saines et faire de l'exercice modéré est pour moi une perpétuelle recherche d'équilibre. Pour réussir, je me donne le droit d'avoir une journée de récompense par semaine. Pour moi cette méthode fonctionne la plupart du temps.

En ce qui concerne ma cliente, je l'ai écoutée sans juger ni conseiller. Il est noté que la plupart des personnes qui souffrent de boulimie, ont honte de leur comportement. Alors j'aimerais te dire Mlle B.: «*Je te trouve très courageuse de parler de tes enjeux personnels. Continue de confier tes secrets, la parole ne peut qu'être bénéfique.*» ■



© FREEPIK | TOUTOUS



Semenciers

— **Sibylle Beaunée** • journaliste stagiaire

Conception graphique par Rosalie Vermette

Stagiaire en graphisme



© GRETA HOFFMAN | PEXELS



Semenciers, au plus proche de la terre



Les mains dans la terre et l'œil affûté sur leurs plantes, Yves Gagnon et Lyne Bellemare font partie des rares semenciers du Québec. Constamment en contact avec la nature, ils travaillent minutieusement à adapter et à rendre plus fortes leurs variétés de légumes et de fruits. Cela dans l'optique de les préparer à la crise climatique attendue avec crainte par ces maîtres des plantes.

Depuis 44 ans, Yves Gagnon vit de ses semences. C'est en 1980 qu'il tombe amoureux d'elles et qu'il décide de s'installer à Saint-Didace, dans Lanaudière, avec sa conjointe. Les visiteurs peuvent admirer aujourd'hui ses arbres majestueux, ses plantes aromatiques et médicinales, mais surtout ses jardins comptant des dizaines de variétés de fruits et légumes.

Lyne Bellemare ne s'attendait pas, quant à elle, à tomber amoureuse du jardinage. Elle a pourtant développé une véritable addiction pour son jardin communautaire. Et s'est mise à créer ses propres semences, dans le simple but initial d'économiser de l'argent. Autodidacte, la Montréalaise a alors appris toute seule les bases pour se perfectionner dans le milieu. Semencière depuis 2014, elle est aujourd'hui la fondatrice de Terre Promise et détient des fermes sur L'Île-Bizard.

L'appel de la terre

Interprète en langue des signes, Lyne Bellemare ne se plaisait plus dans son métier. Elle a retrouvé de l'intérêt dans les jardins communautaires. Au bout de quelques mois, elle s'est posé une question : «*Si les graines de mon navet tombent au sol, est-ce que ça va repousser tout seul ?*» N'ayant aucune réponse, elle a tenté l'expérience dans son jardin communautaire. Une curiosité pour les plantes qui lui a porté préjudice. «*J'ai été mise dehors des jardins communautaires, car je faisais trop de choses, je laissais pousser mes plantes sans les récolter. Je voulais juste essayer, mais on m'a dit, "ici ce n'est pas un jardin de graines, c'est un jardin de légumes".*»

Bien déterminée à continuer ses expériences, la semencière a acheté un bout de terrain à L'Île-Bizard, et par la même occasion a fondé Terre Promise. «*Je n'ai jamais autant tripé que d'être à la ferme, même quand il fait 40°C avec des bottes en caoutchouc. Il faisait chaud, on suait, ce n'était pas du tout facile. Si j'avais su que c'était si compliqué, je ne serais pas partie là-dedans, mais j'adore ce que je fais.*»

Piquée par une tique en 2018 et depuis atteinte de la maladie de Lyme, la fondatrice est dorénavant dans son entrepôt, situé au Marché Central de Montréal. C'est ici qu'elle reçoit les semences de ses fermes, maintenant entretenues par ses employés. Pour autant, elle ne s'est pas arrêtée. «*Même malade dans un lit d'hôpital, j'appelais à la ferme. Probablement que je ne serais plus capable de retourner sur l'île, mais je ne regrette pas d'avoir été piquée. Même si ça détruit ma vie, j'ai fait ce que j'ai aimé, j'ai tripé et je n'ai jamais rien regretté.*»

Pour le semencier de Saint-Didace, Yves Gagnon, c'est grâce à la Tomate Savignac qu'il s'est intéressé à la production de semences. «*Le tout a commencé après ma rencontre avec le frère Armand Savignac, qui m'a présenté ses plants de tomates de deux mètres de hauteur. Dès lors, je me suis intéressé à la culture des semences. Il m'en a donné et c'est là que l'aventure a commencé.*»



PHOTO FOURNIE PAR LYNE BELLEMARE

Lyne Bellemare

La pollinisation libre

Adapter les plantes. C'est le maître-mot des semenciers et c'est comme ça que la passion a démarré pour Yves Gagnon et Lyne Bellemare.

À l'inverse de créer des OGM (organismes génétiquement modifiés) et des hybrides F1 (voir description ci-contre), ils ont opté pour la pollinisation libre. Planter année après année des semences toujours plus résistantes que les précédentes et rendre des lignées végétales plus stables, voilà leur méthode de travail. Mais celle-ci reste propre à chacun. «*Nous, on n'arrose pas les plantes, elles doivent s'habituer. En les reprenant d'une année à l'autre, on sélectionne les meilleures qui ont le plus de résistance à la sécheresse. J'ai comparé pendant huit ans la différence que cela produisait sur un haricot jaune et à la fin, il était plus épais qu'au début*», déclare Lyne Bellemare.

Pour Yves Gagnon, cela s'apparente plus à de la génétique constructive, dans laquelle il est le pionnier. «*Je dois, pour chaque espèce, connaître les distances séparatrices et les respecter. Si je fais pousser un concombre, il faut que je regarde si j'ai des voisins qui font également pousser des concombres, mais il y a très peu de jardinage où j'habite. Ça réduit donc les risques d'hybridation involontaire, et la modification de la semence d'origine. En évitant ces croisements, ça m'a permis de développer quelques lignées végétales dont je suis très fier.*»

Définition Semence hybride F1

À partir de deux variétés ajoutées ensemble qui présentent chacune des caractéristiques intéressantes que l'autre n'a pas, il est possible de créer une troisième variété plus forte et plus stable. Ce que l'on appelle une semence hybride F1. Le travail du sélectionneur est alors de multiplier à l'infini la semence de cette troisième variété pour la commercialiser et répondre à la demande des agriculteurs. Cependant, les producteurs devront constamment racheter des semences, vu que la graine hybride est stérile. Ce type de modification est notamment utilisé par l'entreprise Monsanto.

Travail de dur labeur et de patience

L'obtention des semences reste toutefois un travail de patience. « On coupe les fruits et légumes en deux, on récupère les graines, on les met dans un pot de verre et on les fait fermenter pendant trois jours. Après, on les lave, on les étend sur un carton serré, on les met à sécher et on a enfin nos semences », explique Yves Gagnon.

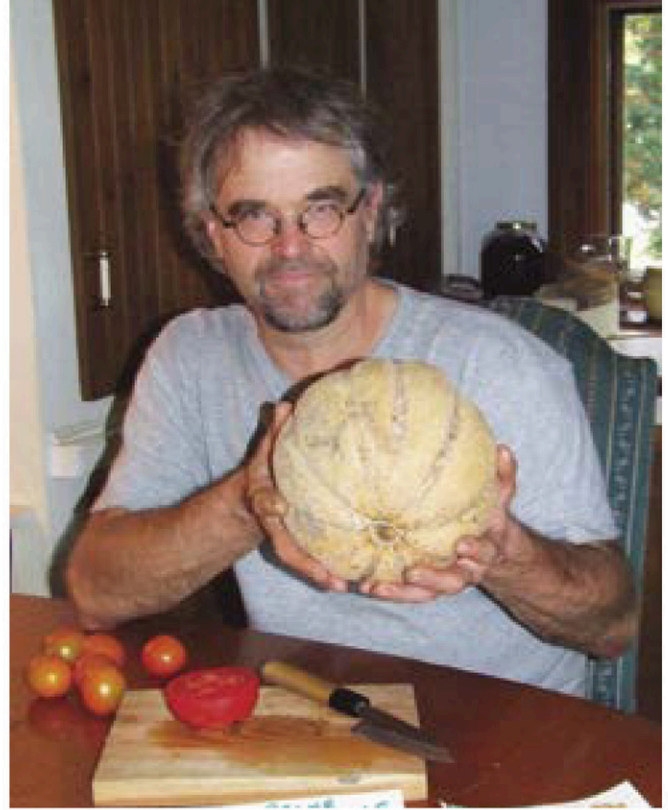
Avec leurs méthodes, tous deux ont créé des variétés comme l'oignon rouge de Saint-Didace et le piment rouge de Maskinongé pour Yves Gagnon, et la tomate Minuit à Montréal pour Lyne Bellemare. Mais ces créations demandent beaucoup d'efforts pour des rendements qui ne rapportent pas beaucoup. C'est le cas pour le semencier de Saint-Didace qui a une clientèle adaptée. « Je produis seulement entre 200 et 300 grammes de semences pour gagner ma vie, je vends 30 graines par sachet. Ça peut répondre aux besoins d'un petit producteur et jardinier, mais jamais à ceux de gros agriculteurs. »

Contrairement à ceux qui utilisent des semences hybrides F1, les petits producteurs peuvent planter à nouveau les graines de nos deux semenciers, comme le souligne Yves Gagnon. « On ne peut pas garder les graines des hybrides, car elles ne vont pas reproduire le caractère d'origine, il faut donc retourner chez le fournisseur. C'est une façon pour les vendeurs d'avoir toujours une clientèle. »

« On a totalement oublié la nature »

Par ailleurs, les semenciers déplorent le manque d'intérêt pour l'environnement. « Il y a une totale déconnexion avec la nature. Les gens ne savent pas comment pousse un légume. Tu vas dans n'importe quel jardin et tu demandes "où est la graine d'un rutabaga?", les jardiniers ne le savent pas, car la graine est dans un sachet. Il y a beaucoup d'éducation à faire. », affirme Lyne Bellemare. La conclusion est la même pour Yves Gagnon. « Les gens oublient que leur survie est liée à la préservation de la biodiversité. À l'école, on avait des classes nature, mais partir quatre ou cinq jours en forêt, ça ne se fait plus maintenant. »

Pour contrer l'ignorance, tous deux se sont tournés vers l'écriture. Début mars, Lyne Bellemare a publié *Terre Promise* : l'art de cultiver ses propres semences. Un moyen de transmettre son savoir. « J'ai écrit un livre qui s'adresse à tout le monde pour conserver ses propres semences. C'est aussi un conseil pour le réseau les Fermiers de famille qui ne cultivent pas leurs semences. Je transmets un savoir, car quand je vais arrêter, à qui vais-je le transmettre? Il n'y a aucun cursus scolaire au Canada qui enseigne la conservation des semences. » Avec 11 livres publiés, Yves Gagnon partage son expérience et sa passion pour le monde végétal et l'écologie dans plusieurs ouvrages sur le jardinage, dont *Les Mots de la Terre*, publié en 2020 et destiné à sa petite-fille. « Je voulais proposer une réflexion sur l'impact de notre mode de vie face aux changements climatiques en cours, mais aussi dire à ma petite-fille que j'espère qu'elle aura la chance de vivre la vie que j'ai vécue. »



Yves Gagnon

© FOURNIE PAR YVES GAGNON

75 % des variétés disparues

Il n'empêche que le flou et l'inquiétude persistent pour les années à venir. Depuis un siècle, 75 % des variétés, de plantes cultivées ont disparu selon les estimations de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO). Un constat qui bouleverse Lyne Bellemare. « En 100 ans, on a perdu plein de variétés et ce que les gens ne comprennent pas, c'est qu'on n'a plus rien pour les créer, on a perdu leur richesse génétique. On est déjà en train de perdre la clef pour répondre au changement climatique et à notre alimentation. »

Un avis partagé par son homologue. « La problématique, c'est qu'il y a des phénomènes météorologiques extrêmes maintenant. On peut avoir des vents violents qui vont disséminer les cultures, des pluies torrentielles, de la sécheresse et de la grêle aussi. Je n'ai pas connu d'épisode de grêle depuis 44 ans, mais c'est de plus en plus fréquent. Il suffit de 15 minutes de grêle et tu peux tout perdre. J'ai beaucoup d'inquiétude pour la production alimentaire et de semences pour le futur. »

Face à ces changements climatiques, la question d'adapter les variétés se pose. « Il va falloir qu'on s'adapte dans le travail de sélection. Je n'ai pas fait ça jusqu'à maintenant, car je n'ai pas connu d'épisodes violents, mais ça va arriver. Les semenciers vont faire en sorte que les nouvelles variétés puissent s'adapter à la fois à des périodes de sécheresse et à la fois à des périodes de pluie torrentielle. Ça ne sera pas évident », déplore Yves Gagnon. Pour Lyne Bellemare, le métier de semencier lui aura appris surtout une chose essentielle : rendre ses enfants autonomes. « Je suis assise sur une tonne de graines. Grâce à ça, je peux montrer à mes enfants comment cultiver et c'est la seule arme que je peux leur donner pour le futur qui les attend. » ■

► Dans le prochain numéro de *L'itinéraire*...

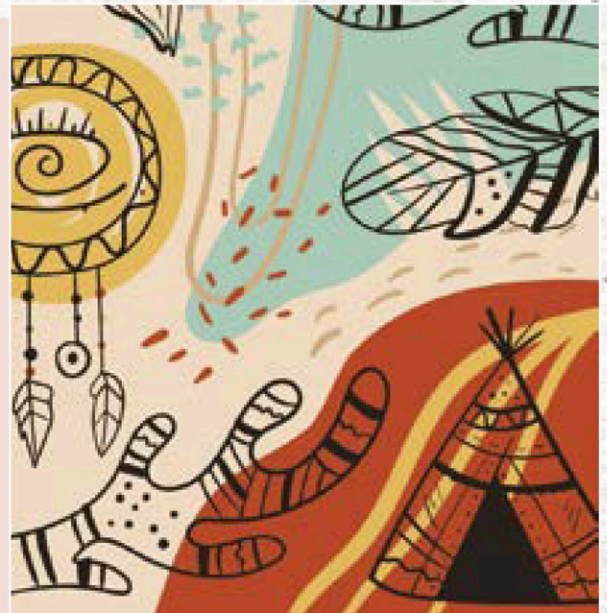
RÉALITÉS AUTOCHTONES 2023



Fidèle à sa tradition de publier une édition spéciale Autochtones chaque année, *L'itinéraire* consacre encore une fois son numéro du 15 juin aux voix des **Premières Nations et des Inuits**.

La parole est donc aux **artistes**, aux **auteur.e.s**, aux **gens impliqués dans leurs communautés**. Nous parlerons aussi de divers programmes et services destinés aux Autochtones, dont le **Café de la Maison ronde**, une initiative de *L'itinéraire*.

Nous croyons que ce numéro spécial correspond très bien à vos intérêts!



ANNONCEZ DANS L'ITINÉRAIRE!

Offrez-vous une belle visibilité pour faire connaître vos produits, services et activités en plaçant une publicité dans nos pages. Du même coup, affichez votre responsabilité sociale envers un organisme qui fait une différence!

Contactez-nous dès maintenant:

jopanray@itineraire.ca | 514 597-0238 p. 234





Un garçon en mini-jupe

Karo, c'est le nom d'artiste de Caroline Vallée. Quelle belle chanson, *Un garçon en mini-jupe*, qu'elle chantait en 1967.

Moi, je n'ai pas de préjugés envers les hommes en mini-jupe. Les Écossais portent bien un kilt. Alors pourquoi pas? Les femmes portent bien des pantalons et des chandails d'homme! Quand les femmes sont habillées en homme, la jasette se fait moins aller. La pirouette de la langue va moins vite! C'est incroyable comme les gens peuvent jacasser pour un rien!

On a le droit de vivre à notre façon et on peut y mettre de l'humour. Cessez la méchanceté envers le monde et tournez plutôt la langue dans votre bouche plusieurs fois pour enfin ne collectionner que les moments de joie.

Bien avant 1967, les Romains portaient la toge et les Égyptiens le pagne. Jacques Esterel, styliste français, a même dessiné un bermuda jupe en percale. En Inde, en Asie du Sud, au Sri Lanka et en Afrique subsaharienne, les hommes portent la jupe, comme dans plusieurs autres pays.

Des jupes surprenantes et dingues aux plus classiques, la jupe a toujours été tendance. Il était impensable que les femmes portent un pantalon il y a des années. Alors pourquoi pas un homme en jupe. La femme peut porter tout ce qu'elle veut. Bon, c'est sûr il y a toujours un petit mot par-ci, par-là, mais ce sont souvent des commentaires niaisés. Nous les femmes, on a pourtant porté des pantalons careautés, les pantalons pattes d'éléphants et les souliers Patof, dont on rigole bien aujourd'hui.

Une mini-jupe peut aussi s'appeler une jupette. Sa longueur se situe entre le bas des fesses et la mi-cuisse. Ça peut faire frémir autant de femmes que d'hommes. Wouhou!

Manon marchera cet été dans la rue, les gambettes à l'air, en fredonnant.



MANON FORTIER

CAMELOT SHERBROOKE / LEPAILLEUR

Nos aînés

Je trouve ça déplorable qu'on mette des personnes âgées en dehors de leur logement quand ils sont en Résidence pour Personnes Âgées (RPA). Ces personnes-là sont en fin de vie et ont du vécu. J'espère qu'elles vivront encore longtemps, mais dans de meilleures conditions.

Il y a des résidences qui ferment pour faire des logements de luxe, des condos. On ne protège pas nos aînés et on n'a pas de considération pour eux. Ce sont eux autres qui ont bâti notre pays, notre Québec. Un peu de respect s'il vous plaît pour ces personnes!

Je ne sais pas ce que le gouvernement fait là-dedans. Il annonce en grande pompe qu'il va ouvrir des maisons des aînés, mais pas grand-chose ne se fait et des RPA ferment. C'est juste pour bien paraître.

Je pense aux couples qui ont vécu très longtemps ensemble et qui sont séparés dans des résidences différentes. C'est effrayant et insultant. Certains se font maltraiter et se font prendre leur argent. C'est de l'abus. Nos aînés ne peuvent même pas se défendre la plupart du temps parce qu'ils ont moins de capacité physique et intellectuelle. Certains sont fatigués de se battre encore et encore, il faut les laisser tranquilles et leur donner une fin de vie en paix.

Je n'ai pas hâte d'être vieux et de me faire trimbaler de tous bords tous côtés. Pensez-y vous autres aussi. Vous allez être vieux un jour, on ne peut pas y échapper, la jeunesse éternelle n'existe pas!



JOSEPH CLERMONT MATHURIN

CAMELOT CAMELOT MARCHÉ METRO SAINTE-CATHERINE EST / DORION

Les Lavigueur

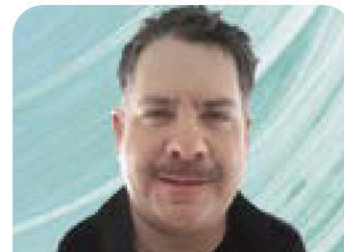
Le 2 avril 1986, la famille Lavigueur remporte un énorme lot de 7,6 M\$ à la loterie, le plus gros lot jamais décerné par Loto-Québec à l'époque. La famille, très modeste, qui vivait dans le Centre-Sud est devenue multimillionnaire du jour au lendemain.

Le père, Jean-Guy Lavigueur, qui venait de perdre son emploi après 36 ans à la United Bedding Industries, avait acheté son billet de 6/49 conjointement avec son beau-frère, Jean-Marie Daudelin, et trois de ses enfants, Yve, Sylvie et Martin. Sa fille Louise n'avait pas donné son 2\$ cette fois-ci.

Mais quelques jours avant le tirage, par malheur, Jean-Guy Lavigueur égare son portefeuille qui contenait son billet de loterie. Heureusement, William Murphy, originaire de Vancouver, lui-même chômeur, trouve le portefeuille et le rapporte à la maison des Lavigueur. Il savait que le billet était gagnant. C'est lui qui annonce à la famille qu'elle venait de remporter le gros lot. Pour le remercier, les Lavigueur décident de partager leur gain en parts égales avec lui.

A cause de leurs origines modestes, de leurs chicanes et de quelques déclarations maladroitement faites aux journaux par les membres de la famille, les Lavigueur sont vite devenus la risée du Québec. On se moque d'eux au *Bye Bye* de 1986. De plus, on publie plusieurs faussetés sur eux. En autres, on fait passer le père pour un alcoolique qui n'a jamais travaillé alors qu'au contraire, il a travaillé sans arrêt pendant 36 ans.

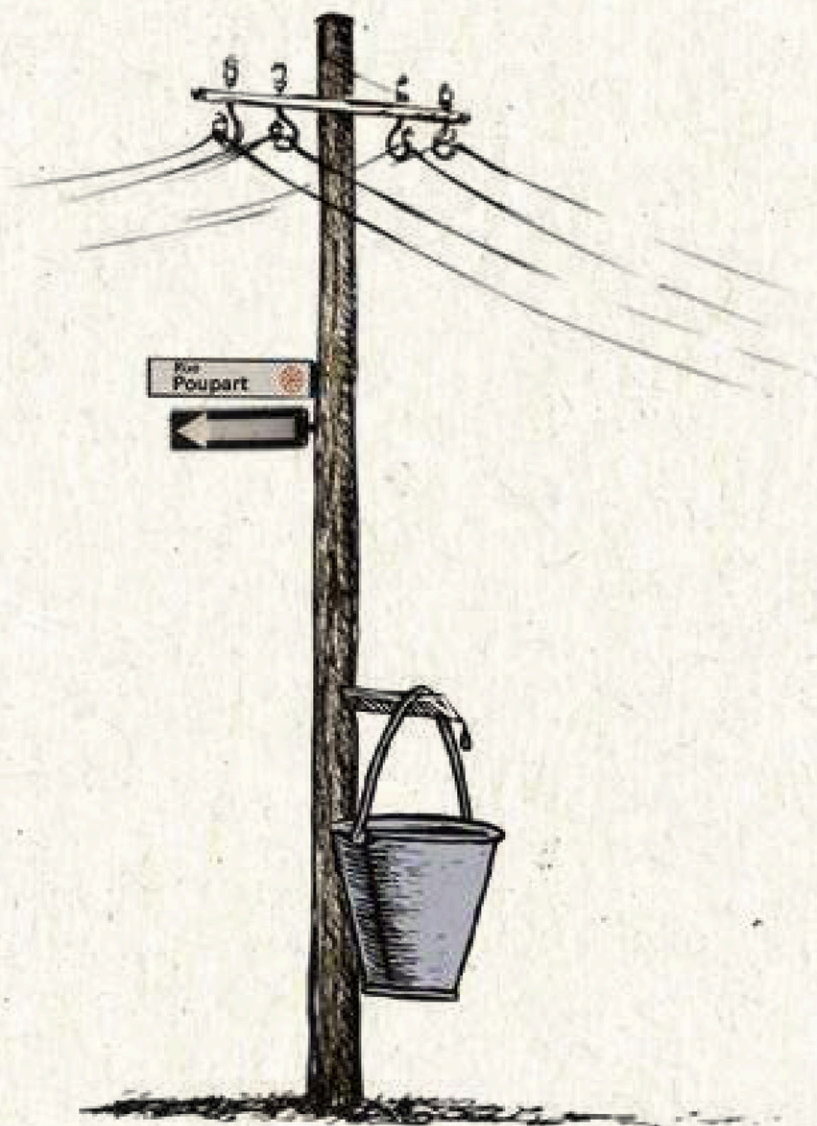
Ainsi, la famille Lavigueur a connu une renommée éphémère grâce à leur gain, mais leur parcours a été marqué par des hauts et des bas, des joies et des tragédies. La saga des Lavigueur peut servir d'avertissement aux gens sur les dangers de la richesse soudaine et inattendue, et qui ne garantit pas – vraiment pas – le bonheur.



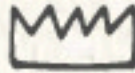
STÉPHANE LANCTÔT

CAMELOT MARCHÉ METRO BEAUBIEN / ALBANI

SIROP DE POTEAU



Un roman-feuilleton de
Francis Ouellette



CHAPITRE 2

Toutoune au Jardin des Merveilles

Frigo était pas vieux que déjà, certains pouvaient entrapercevoir quelques lueurs de son chatolement intérieur, alors qu'il arpentait en continu les rues les plus poisseuses du Faubourg à m'lasse. Un vra p'tit Canadien-français errant, format small. C'est ben sûr que ses journées se déroulaient pas souvent sans amertume. Elles avaient toutes les nuances de brun d'une poignée de cennes noires. En revanche, quelque chose de son esprit brillait sans relâche, comme un trente sous au fond d'une fontaine de la place Versailles.

On pouvait pas dire qu'il était pas démerdard, le p'tit bâtard: il moyennait avec les mognons du bord. Hélas, il avait le feu de Bengale des espérances pogné au cul-de-sac de son enfance... faqu'il poussait tout croche. Saluons au moins le fait qu'il poussait égal, autant que faire se pouvait à vivre la moitié du temps dans la rue et l'autre, avec sa pauvre mère Marie-Ange.

Pauvre, la bonne femme l'était vraiment de toutes les façons. Pas qu'elle avait pas le cœur à bonne place. C'est juste que ses gaskets cognitifs se retrouvaient trop souvent déloussés par la faim qui fait mal, le frette des hivers et la peur de l'enfer. Dans le temps, elle fricotait veulement avec une maudite engance, des bonhommes pas nets qui en profitaient pour la mettre chaude. À force de se faire monter en bateau par des gars d'embardees, ce fut pas long qu'elle s'est retrouvée en balloune. Personne s'en était rendu compte, elle la première, parce que t'sais, la madame était pas non plus une fleur délicate. C'était le jardin botanique à elle toute seule. Ç'ta se demander comment quelqu'un qui mangeait si peu pouvait rester grosse de la sorte. Elle avait pourtant les gènes du pas-de-plaisir. Faut savoir qu'en plus, en guise de gagne-pain, la bonne femme vendait porte à porte des produits ménagers. Elle avait déjà toute la misère du pauvre monde à monter en haut des escaliers bancaux du Faubourg. Avec le petit Jean-Baptiste qui lui poussait dans le corps à son insu, c'était un calvaire de trop. Elle avait beau porter avec ostentation le prénom Marie-Ange, elle se doutait bien que la présente conception n'avait rien d'annoncée, encore moins d'immaculée. Un moment donné, elle devient consciente qu'il lui sera donné de devenir une moman. Heille toé... elle se sentait pas prête pantoute, elle qui pouvait pas se sentir elle-même. Il était trop tard pour les je-vous-salue-Marie pis le zigonnage de cintre dans le fond du grément afin de se la faire péter, sa balloune. Peine perdue, dix de trouvées. Elle avait accouché de Frigo un premier avril et pour elle, c'était la confirmation qu'elle avait trop péché. Si elle était grosse, c'est forcément parce qu'elle était gourmande. Si elle aimait s'étourdir les sens avec des burns de peu de foi, c'était par goût de la luxure. Si elle peinait à se déplacer, c'est évidemment parce qu'elle était paresseuse. Au moins, elle était pauvre; déjà ça de pris pour gagner son ciel.

On dit que la plus grande richesse dans la vie d'une mère, ce sont ses flos. Cet adage ne s'appliquait pas à Marie-Ange. Avoir un enfant ne faisait qu'ajouter à la sécheresse de ses jours. Elle avait donc tendance à oublier les besoins essentiels de son fils, voire même son existence. Ce dernier glanait toutes les retailles débusquées sur son chemin afin de nourrir en lui ce qui avait besoin de l'être. Quand on n'a pas grand-chose à se mettre sous la dent, hé ben, on peut au moins finir les fonds de bouteille, raille-trou. Et quand on est dans le trou, on finit par boire comme lui. Comme un trou.

Comme je le disais, Marie-Ange était pas sans cœur. À regarder son fils de pas dix ans se paqueter la fraise et les framboises, elle voyait bien qu'il allait prendre le champ. C'est ça qui lui avait donné l'idée de l'envoyer passer ses étés sur la terre de son grand-père, pas loin de Sorel. Le travail de fermier lui ferait sans doute du bien et au moins, là-bas, il mangerait à sa faim. Le vieil Amédée pouvait être raide, surtout quand il y avait des petites filles pas loin. Les petits garçons, il les faisait juste marcher drette. Ça t'y allait par-là, les claques en arrière de la tête, si tu te tenais pas le cul serré. Mais pas avec Frigo. Il avait jamais besoin de lui dire quoi faire. Le p'tit gars prenait vite du gallon, à ne plus boire et à vivre sur la terre, pas dans crasse. Il possédait un talent naturel avec les animaux ; à croire qu'il pouvait parler leur langage. Il leur donnait des noms, se souvenait de leurs maladies, de leurs blessures et de leurs préférences alimentaires. Durant ces heures aux couleurs qui lui étaient inconnues et des soirs qui n'ont de rouge que leur chaleur, Frigo pouvait travailler en cogitant sur le sens de sa vie et de l'existence en général. Sur ses rêves aussi, un coup parti.

On va se le dire et c'est ben d'valeur, mais dès que Frigo revenait au Faubourg après son été sur la ferme, il réitérait sa déchéance en un rien de temps. Il reperdait aussi vite sa vigueur qu'il retrouvait le vin de dépanneur. Trois ans comme ça, à vivre entre les animaux de la ferme et les bums de l'est, le robineux en devenir arrive à une constatation sans équivoque : il lui fallait des bestiaux dans sa vie pour être heureux.

Je ne vous dis pas l'épiphanie qui a fessé Frigo dans le front quand sa mère lui fit la surprise, pour sa fête de douze ans, de lui faire visiter le féérique Jardin des Merveilles du Parc Lafontaine. À pas trente minutes de marche de chez lui, juste en haut de la côte, il y avait non seulement un parc luxuriant mais aussi un endroit fantastique peuplé d'animaux. Pas juste des poules pis des chèvres, comme à la ferme. Des otaries qui font tourner des ballons sur leur nez. Des lamas qui crachent sur le monde et des singes qui leur pitchent de la marde. Frigo pogne son deux minutes quand il voit les pingouins. Dès lors, le jeune homme passe le plus clair de son temps au Jardin. Il connaît tous les animaux pas leur nom.

Alors qu'il flatte le cou d'un lama dont la réputation de mal engueulé n'est plus à faire, il est observé par un homme qui s'occupe des animaux du Jardin.

« Tu sais mon garçon, tu es sans doute le seul qui est capable de s'approcher de La Poune sans qu'elle essaye de lui cracher au visage ! Même moi, je n'y arrive pas ! »

Frigo est gelé sur place. Décontenancé par l'accent de l'homme, il ne comprend pas tout ce qu'il lui dit. Qui plus est, il est élégant, doux, calme et propre. Tout le contraire d'Amédée, son arrière-grand-père. Il est subjugué par la forte aura d'intelligence et de bienveillance qui se dégage du personnage, alors que ce dernier lui tend la main.

« On m'appelle L'Oncle Pierre. Et toi, quel est ton nom ? »

Frigo est incapable de former une pensée. Il lui semble qu'il connaît l'homme et qu'il l'a déjà vu quelque part.

« Tu n'es pas un bavard toi, en tout cas ! Tout le contraire de mon vieil ami, le Capitaine Bonhomme ! Tu le connais, le Capitaine, mon garçon ? »

Le jeune homme hoche de la tête, encore médusé par l'Oncle Pierre. Pas du tout importuné par son mutisme, l'élégant monsieur lui emmêle les cheveux d'une main vigoureuse. Il lui demande de le suivre et lui pointe du doigt une statue d'un personnage que Frigo pense reconnaître.

« Est-ce que tu le connais, lui ? C'est Tintin, l'intrépide reporter ! Il vient du même pays que moi et tout comme moi, c'est un grand aventurier qui parle plusieurs langues et qui a visité plein de pays. Je suis comme Tintin et le Capitaine Bonhomme, c'est mon Capitaine Haddock ! »

Frigo ne bronche pas.

« Hé ben dis donc, ça en prend beaucoup pour t'impressionner, toi ! Moi, comme le dit souvent mon ami le Capitaine, je ne m'avoue pas facilement vaincu et les sceptiques seront confondus. Dis-moi, fiston, aimerais-tu voir de près l'éléphant Babar ? »

Le yeux de Frigo s'écarquillent à un tel point que ses crottes de cornée en sont délogées. Contournant les badauds, il suit l'Oncle Pierre jusqu'à l'enclos de l'éléphant, rassuré par sa main chaude posée sur sa nuque. Le endroit est dépayçant et il se sent à des milles de chez lui, encore plus loin que chez son arrière-grand-père Amédée. Dans ce décor d'orient, il a droit à un moment que peu de petits crottés de l'Est auront la chance de vivre. L'enfant flatte l'éléphant. Il passe les doigts sur les craquelures de ses quatre genoux. Il effleure sa trompe, que l'animal pose ensuite en douceur autour du coup de Frigo. Frigo sent monter vers son visage le souffle chaud et puissant du mastodonte. Plusieurs enfants du Faubourg sont là à contempler la scène, en silence. Frigo regarde l'Oncle Pierre à travers le mirage de ses yeux mouillés.

« Belle Toutoune »

Un petit rire collectif. Puis, les quolibets.

– Frigo, t'es don' ben sans génie ! C'éléléphant-là, c'r'un homme !

– C'est qui cet esti d'crapet-soleil là ? Pourquoi il s'appelle Frigo ?

– Pourquoi il a droit de flatter l'éléphant, lui, maman ?

– Je l'sais-tu ? Pour moi, le français a dû se faire toucher la bizoune en échange ...

– Regarde-lé pleurer. Méchante tapette pare il, han ?

Puis, cette phrase, suivie d'une roche, qui ont bien failli l'achever. Une voix dans la foule qui déclame :

« Frigo l'appelle comme ça parce qu'il pense que c'est sa mère, la plus grosse toutoune du Faubourg ! »

Puis, une roche anonyme lancée de la foule qui atteint l'éléphant entre l'œil et la trompe. L'animal qui barrit de douleur et qui fouette le vide de sa trompe, jusqu'à l'enfoncer dans les flancs de Frigo. Une côte qui se fracasse. Les cris de panique, alors que l'Oncle Pierre et les employés tentent de calmer Babar. Seul sur le sol, entre les bouses du pachyderme, il regarde les pieds de la foule. Sa dernière vision, avant de s'évanouir de douleur, sera celle d'un petit chien gris affolé, la face marquée d'un rictus de panique enragée, fixé dans sa direction, jappant à s'en fendre la glotte.

Quand Frigo est libéré de l'hôpital, celui-là où il se trouve en ce moment, il s'est perdu plus profondément en lui-même. Il sera désormais habité d'un rejet profond envers presque tous les animaux, surtout les chiens. Il n'en flattera plus un seul avant de rencontrer, des décennies plus tard, mon craintif cocker-épagneul nommé Copain. Parfois, à la télévision, il reverra l'Oncle Pierre, flanqué du Capitaine Bonhomme, d'une épouvantable marionnette de canard appelée Midas et d'une autre, pas moins terrifiante, nommée Monsieur Tranquille. Il ne ressortira qu'à quelques reprises du Faubourg à m'lasse, pour travailler sur la terre à Sorel. Il refusera toutefois de prendre soin des bêtes. Il n'y fera plus long feu. Il ne retournera au Jardin des Merveilles qu'au hasard de ses déambulations éthyliques et aux derniers jours d'existence de ces lieux. Délabré, déserté par les badauds et les animaux qui dépérissaient à vue d'œil, l'endroit disparaîtra pièce par pièce, laissant derrière une statue-pavillon de cachalot bleu, avec la bouche grande ouverte en guise de porte.

Dans cet endroit, à l'ombre, Frigo ira quelquefois pisser, piquer une sieste et pour fredonner en riant une chanson que sa mère lui avait apprise : « Jonaasssss, dans la baleine, disait, j'voudrais ben m'en aller, ba-bom-ba-bom ».

Frigo touche sa côte brisée une seconde fois. Il grimace. Il s'endort.

(*)

Jusqu'au départ de l'éléphante pour le zoo de Granby, (il avait eu plusieurs femelles au Jardin, jamais de mâle) une grande majorité des gens du Centre-Sud l'appelaient encore Toutoune. C'est cette même éléphante que plusieurs Montréalais ont vu courir entre les voitures sur la rue Rachel, un jour d'été, entre 77 et 85. J'étais là. Je l'ai vue mais je ne souviens plus de l'année exacte. J'étais petit. Comme disait si bien le capitaine, « les sceptiques seront... »

Après la disparition de la baleine, il ne restera plus que le parc Lafontaine, un endroit terrible où ma mère m'interdisait d'aller parce qu'à ses dires, il s'y trouvait « plein de tapettes qui se cachent dans les bosquets pour tripoter des petits garçons ».



Ce texte est dédié à Désiré Aerts.



ON SE FAIT NOTRE CINÉMA



Agathe Melançon

Camelot Métro Lionel-Groulx

PHOTOS FOURNIES PAR MEDIAFILM

GLOBAL METAL

Douce, forte, lente, rythmée... Du traditionnel au heavy métal, la musique distrait, oui, mais aussi rassemble et répond aux besoins d'expression et de liberté de population sous le joug de régimes conservateurs.

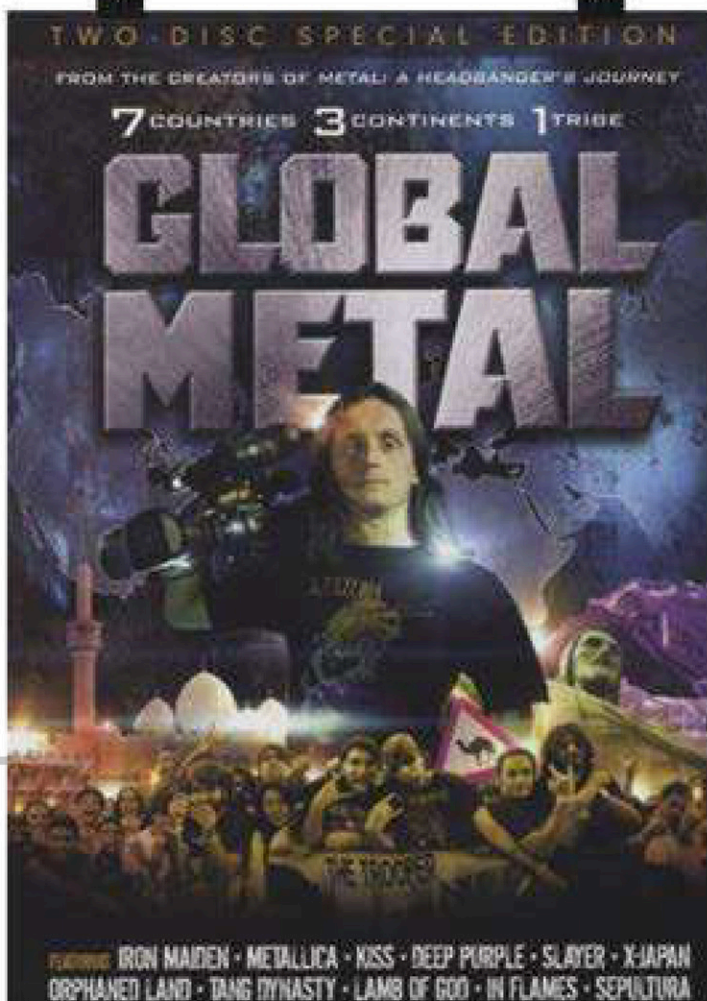
Global Metal

Douce, forte, lente, rythmée... Du traditionnel au heavy métal, la musique distrait, oui, mais aussi rassemble et répond aux besoins d'expression et de liberté de population sous le joug de régimes conservateurs.

C'est ce dont parle le documentaire *Global Metal* du passionné anthropologue canadien Sam Dunn tombé dans le chaudron du métal à l'âge de 13 ans. Ce long métrage de 1h35 est par ailleurs né d'un précédent, *A Headbanger's Journey*, réalisé quelques années plus tôt. Sam Dunn avait alors reçu plusieurs lettres de fans du métal à la suite de ce dernier. En réaction, lui et son coréalisateur, Scot McFadyen, décident d'en faire un second.

À travers *Global Metal*, Sam Dunn présente la manière dont le heavy métal s'adapte dans des pays aussi éloignés de l'Occident (à l'époque du tournage) que l'Iran, l'Indonésie, Israël, la Chine, et d'autres lieux.

Chaque lieu est présenté par sa musique traditionnelle, son contexte politique et social, ses paysages avant d'entrer dans le vif du sujet à travers les groupes de métal locaux, internationaux et leur intégration dans la société.



Si certains sont obligés de jouer dans des salles de réception privées, faute d'être admis dans des salles de spectacles conventionnelles, d'autres ont su s'immiscer dans le paysage conservateur, notamment en adoptant des instruments et des harmonies traditionnelles.

L'auteur ne pouvait clairement pas traiter du genre métal et de sa mondialisation, sans parler d'oppression ou de contrastes démocratiques. On constate alors que la liberté d'expression n'est pas acquise encore partout, mais que la musique arrive à se frayer un chemin malgré tout. Et que le métal, loin des perceptions satanistes, de violence et suicidaire, permet de dénoncer la pauvreté, de contester des dictatures, et de défuler des émotions. Les gens vibrent tous au même rythme, vivent un sentiment d'appartenance fort.

On ressort du visionnement avec une meilleure connaissance du sujet qui permet de rompre avec les préjugés. On s'aperçoit aussi que le heavy métal est loin d'être futile, ou même une crise d'ado. C'est là pour durer, c'est porteur de sens et d'espoir.



★ SUGGESTIONS (MEDIA FILM



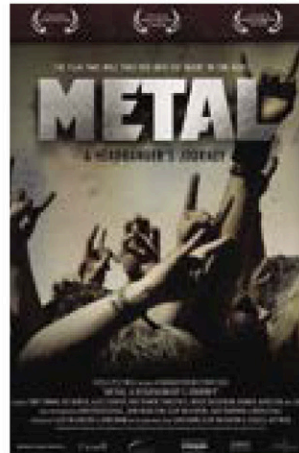
Les cotes Mediafilm : [1] Chef-d'oeuvre [2] Remarquable [3] Très bon
[4] Bon [5] Moyen [6] Pauvre [7] Minable



Cote Mediafilm [4]

Le plongeur
Drame de moeurs de Francis Leclerc, 127 minutes, Canada, 2022

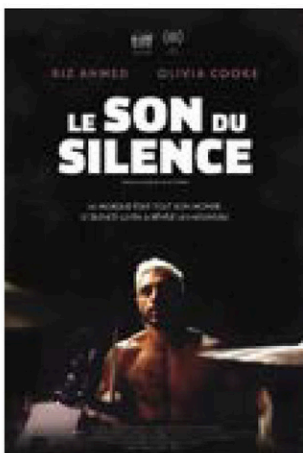
Pour éponger ses lourdes dettes de jeu, un étudiant en graphisme se fait engager comme plongeur dans un restaurant huppé du Plateau Mont-Royal. Adaptation fidèle du roman autobiographique de Stéphane Larue. Récit d'apprentissage classique, sur fond de peinture urbaine vibrante. Réalisation énergique. H. Picard parfait pour le rôle.



Cote Mediafilm [4]

Metal - Le Voyage au cœur de la bête (Metal - A Headbanger's Journey)
Documentaire musical de Sam Dunn, Scot McFadyen, 96 minutes, Canada, 2005

Vaste panoramique sur l'univers de la musique heavy metal. Recherche exhaustive et solidement documentée. Montage dynamique. Entrevues pénétrantes.



Cote Mediafilm [4]

Le Son du silence (Sound of Metal)
Drame, musical de Darius Marder, 120 minutes, États-Unis, 2019

La carrière du populaire batteur d'un groupe de rock métal est compromise par un soudain problème de surdité. Ensemble conduit avec savoir-faire et sensibilité. Déroulement quelque peu attendu. Traitement classique. Travail sonore efficace. Composition délicate de R. Ahmed.



Cote Mediafilm [4]

Metallica - Une Espèce de monstre (Metallica: Some Kind of Monster)
Documentaire musical de Bruce Sinofsky, Joe Berlinger, 141 minutes, États-Unis, 2004

Évocation de la production de l'album *St. Anger* du groupe rock Metallica, alors poussé au bord de l'implosion par de nombreux conflits. Portrait d'une franchise étonnante. Nombreuses situations humoristiques. Documentaire à mi-chemin entre l'essai personnel et l'entreprise promotionnelle. Ensemble d'une longueur un peu complaisante.



Les recommandations, résumés et avis sont fournis gracieusement par Mediafilm.
Envie de voir ou revoir ces films? Allez droit aux vues en consultant le site ouvoir.ca.

ouvoir.ca



par **Gabriel Lavoie**

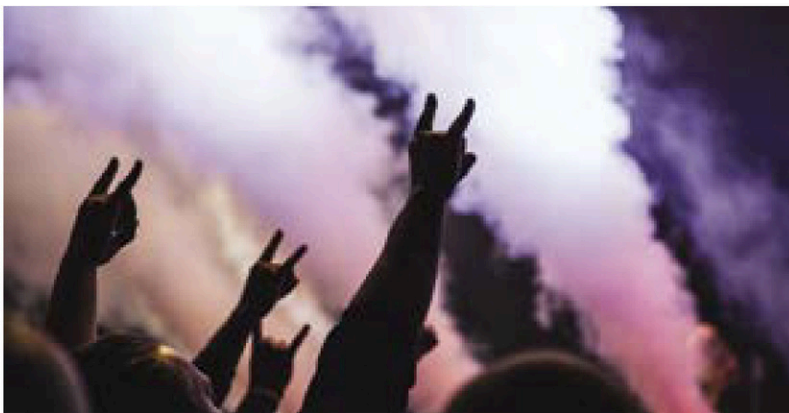
Participant assistant-journaliste
Camelot marché Metro Chemin
Chambly, Longueuil



Tout est science.
Des confins de
l'univers à la nature
qui nous entoure,
dans la technologie
de tous les jours en
passant par la vie
sur Terre, la science
est partout.

ESPACE SCIENCE 2023

▶ LA MUSIQUE MÉTAL, OBJET DE SCIENCE



© LUUK WOUTERS | UNSPLASH

Dans les années 1970, les scientifiques se penchent sur la musique métal, et particulièrement sur les séquelles supposément subies par les personnes exposées à ce genre.

En effet, le métal était considéré comme néfaste et beaucoup de stéréotypes circulaient sur les personnes qui en écoutaient. Encore aujourd'hui certains préjugés perdurent. Avec le temps et l'apparition du champ d'études des *metal studies*, il semblerait qu'au contraire, les personnes qui écoutent cette musique sont en général « *doux comme des agneaux, intelligents et empathiques* », peut-on entendre dans un podcast réalisé par France Inter sur la science et la musique métal.

Il y a de plus en plus de scientifiques qui s'intéressent à la musique métal aujourd'hui : sociologues, historiens, psychologues. Pour autant, des sondages réalisés en 2019 auprès du public français démontraient alors que la musique métal était de loin le genre le plus détesté par la population, bien que de plus en plus de monde écoute cette musique.

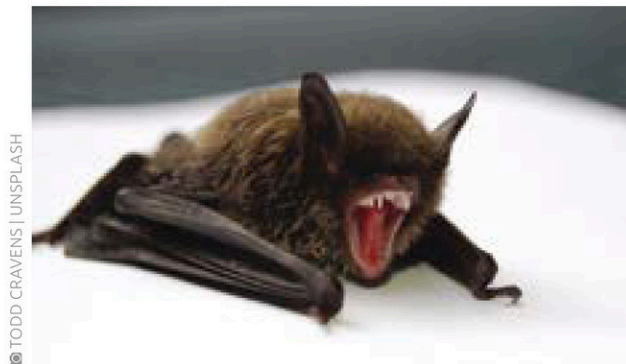
Culture de la mort, satanisme... Les « métaleux » sont pourtant moins déprimés et mieux intégrés dans la société que l'on pourrait le croire. La musique servirait alors d'exutoire.

Les études sur le métal sont tellement florissantes depuis deux décennies qu'elles ont donné naissance à des congrès spécialisés et à la International Society for Metal Music Studies.

(Société internationale des études de la musique metal) en 2013.

Source : Podcast France Inter *Quand la science se penche sur la musique métal*, mars 2019.

► DANS LE LARYNX D'UNE CHAUVES-SOURIS



Une étude menée par une équipe de chercheurs du département de biologie de l'Université du Danemark du Sud, révèle que les chauves-souris utilisent les mêmes techniques vocales que les chanteurs de death metal ou les chanteurs de gorge du peuple Tuva en Sibérie et en Mongolie.

L'équipe a filmé l'intérieur du larynx d'une chauve-souris lorsqu'elle émet un son: «*Nous avons identifié pour la première fois les structures physiques du larynx qui oscillent pour produire les différentes vocalisations*, explique le professeur Coen Elemans, directeur de l'équipe de chercheurs. *Par exemple, les chauves-souris peuvent émettre des sons à basse fréquence en utilisant leurs "faux plis vocaux", comme le font les chanteurs de death metal*», peut-on lire dans l'article scientifique.

Les chauves-souris sont devenues d'excellentes chasseuses d'insectes au fil du temps et sont capables d'écholocaliser et d'identifier la forme, la texture et la taille d'un objet en quelques millisecondes. Par contre, l'évolution a fait perdre à l'espèce humaine les structures vocales fines qu'elle avait en commun avec les chauves-souris.

La plupart des mammifères ont une étendue vocale de trois ou quatre octaves; trois pour l'homme en moyenne (à quelques exceptions près comme Mariah Carey, Axl Rose ou Prince), les chauves-souris, elles, ont une gamme vocale qui s'étend sur sept octaves.

Source : *Bats Growl like death metal singers and Mongolian throat singers*, Université du Danemark-du-Sud (SDU), novembre 2022.

► LE DEATH METAL NE POUSSE PAS À LA VIOLENCE



La musique métal a mauvaise réputation. Elle est reconnue pour être violente et on pourrait croire que l'écouter à long terme aurait une influence négative sur le bien-être mental. Mais au contraire, écouter cette musique rendrait joyeux! Ce sont les conclusions auxquelles en est venu le laboratoire musical de l'Université Macquarie, situé en banlieue de Sydney, en Australie, après avoir procédé à des tests psychologiques.

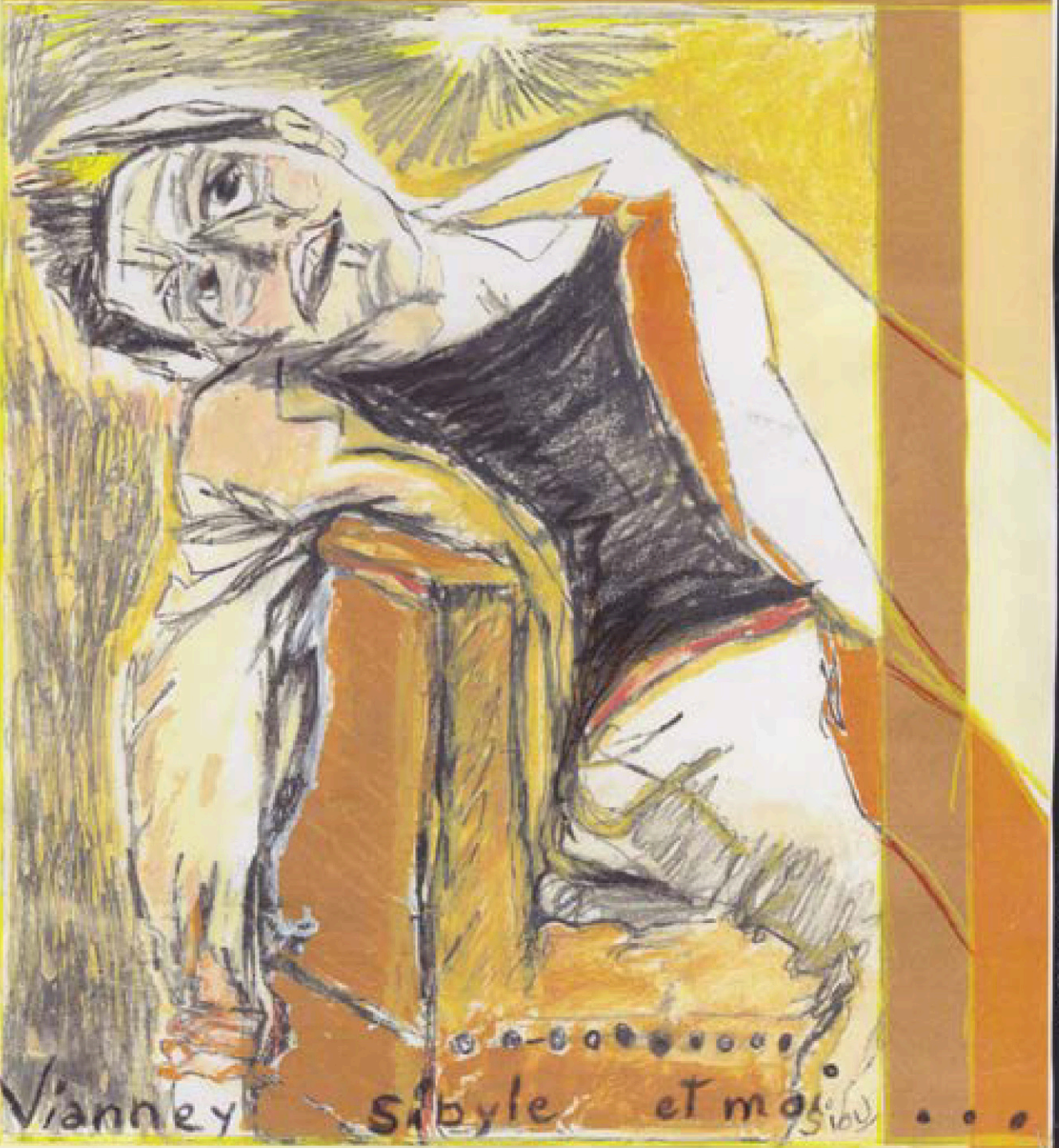
«*Beaucoup de gens aiment la musique triste, et c'est un peu paradoxal: pourquoi voudrait-on se rendre triste? On peut poser la même question au sujet des chansons agressives ou violentes*», a déclaré le professeur Bill Thompson, chef de l'équipe de chercheurs.

Pour le prouver, les chercheurs ont choisi 32 amateurs de death métal et 48 autres personnes aux goûts plus standards pour faire des tests psychologiques sur la réponse émise par le cerveau à l'écoute de death métal. On leur a alors fait écouter du death métal et de la pop tout en regardant des images violentes. D'un côté, l'écoute de *Eaten* (dévoré) du groupe suédois Bloodbath (bain de sang), et de l'autre, grand succès pop *Happy* (heureux) de Pharrell Williams. Le but était de comparer la réaction des cobayes aux images violentes, en fonction de l'accompagnement musical écouté. L'étude a démontré que le death métal n'insensibilisait pas plus l'auditeur à la violence.

Pour le Pr Bill Thompson: «*De nombreux parents, groupes religieux et organismes de censure craignent que les adeptes de musique violente soient insensibles à la violence, mais si c'était vraiment le cas, ils ne présenteraient pas la même répulsion que d'autres devant les images violentes. Et ils ont eu exactement les mêmes réactions.*»

Source : *Le death métal inspire du bonheur et non de la violence à ses adeptes*, Radio-Canada, mai 2019.

Avec le temps, va, tout-s'en-va!



Vianney Sibyle et moi...

Ce miroir à remonter le temps
te montre une scène du passé, à n'importe

Et tu es dedans.

C'EST ENCORE DROLE



Pier-Luc Ouellet
Humoriste

Les propos exprimés dans cette chronique n'engagent que l'auteur.

LE
NE
RAI
RE
**CHRONIQUE
HUMOUR**

La tarte aux pommes

L'astronome Carl Sagan disait: «*Si vous voulez faire une tarte aux pommes à partir de rien, il vous faudra d'abord créer l'univers.*»

Il disait sûrement plein d'autres affaires du genre: «*Ayoye donc 'sti j'me suis cogné l'orteil sur la patte de lit*», mais c'est moins utile pour notre propos.

Pour ma part, pas besoin d'aller jusqu'aux racines de l'existence pour que je me retrouve pris au dépourvu dans la confection d'une bonne tarte aux pommes faite maison. J'ai aucune idée comment faire une pâte à tarte qui ne sort pas du congélateur, je suis pas certain faut mettre le four à combien, pis pour être honnête, même couper des tranches de pommes c'est pas mon fort, mes morceaux ont l'air d'avoir été taillés par un singe assis sur une sècheuse en marche.

Et je me désole moi-même.

Récemment je lisais un essai intéressant, *A Square Meal*, qui expliquait comment la Grande Dépression a transformé les habitudes alimentaires des Américains (et un peu les nôtres par la bande, même si la crise s'est vécue différemment au Québec).

En gros, au début des années 1900, les citoyens ont quitté en masse les terres agricoles familiales pour s'installer en ville. Et comme les logements n'étaient pas très grands, il a fallu inventer des repas qui se cuisinaient dans un petit espace.

Pour beaucoup, la solution a été encore plus simple; on arrêta acheter des sandwiches ou des viandes froides au déli du coin, pis c'était ça qu'on mangeait pour souper. Une tradition que je poursuis fièrement aujourd'hui en arrêtant au Subway trois fois par semaine (j'exagère, mais à peine).

Pendant ce temps, les agriculteurs laissés derrière ont transformé leurs pratiques. Ils sont passés d'un système où la ferme produisait un peu de tout et servait à nourrir la famille avant tout (on élevait des porcs et des poulets, on gardait quelques poules pondeuses pour les œufs et on faisait pousser des légumes, puis on échangeait les surplus contre des choses qu'on ne peut pas faire pousser, comme un chaudron ou une radio) aux fermes industrialisées qu'on connaît aujourd'hui.

Je ne veux pas idéaliser le système d'antan. C'était loin d'être tout rose, en fait les gens ne survivaient pas toujours à l'hiver parce que 4-5 mois sans manger de fruits et de légumes, ça l'air que c'est pas la meilleure affaire pour la santé (heureusement, mes pizzas pochettes contiennent des ti-boutes de tomates, alors je suis sauf).

Mais reste qu'au passage à la modernité, un savoir-faire important s'est perdu. Aujourd'hui, qui sait comment faire son beurre, comment plumer un poulet, comment faire de la soupe aux légumes maison (bon, pour le dernier point, je suis sûr que des gens en sont encore capables, mais pour moi, la soupe aux légumes, ça pousse dans les boîtes de conserve).

Et qu'en est-il de l'agriculture?

À la fin des années 2000, les zombies sont devenus hyper populaires dans la foulée du succès de la série *The Walking Dead* et soudainement, tout le monde s'est mis à s'imaginer des plans de survie si la société s'effondrait; quelle arme serait la meilleure? Quel bâtiment serait le plus facile à défendre?

Moi, je pense que l'obstacle premier à la survie serait pas mal plus simple que ça; comment survivre quand l'épicerie n'existe plus, et qu'on est pas capables de garder une fougère en vie?

Avez-vous déjà essayé de faire pousser des tomates sur votre balcon? C'est beaucoup de temps et d'efforts pour réussir à faire pousser quatre misérables fruits qui se feront vite voler par un raton-laveur *enéwé*.

Je vais être honnête; je ne rêve pas d'un retour à la terre. J'aime bien ma vie de citadin, et je ne l'échangerais pas pour tout l'air pur du monde (de toute façon, ça sert à rien l'air pur quand on reste enfermés en d' dans à jouer à la PlayStation).

Mais je rêve d'un retour à temps partiel, assez pour que je sois capable de faire mon propre bouillon de poulet maison et de faire pousser mes propres carottes, sans que les maudits rongeurs du quartier se fassent un festin à la seconde que j'ai le dos tourné.

Ah, pis aussi, être capable de faire une tarte aux pommes (sans toutefois inventer l'univers); la tarte aux pommes de l'épicerie, c'est pas mangeable. ■



Jeu des 7 différences

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette illustration ? Bonne chance !

© FREEPIK | TOUTOUS



Jeu de chiffres

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.



		3	8			4
6				7		9
			1			3
	9	6			7	2
	2		6	1	3	8
	5			8		
			5			9
5	1					
			4			



**AIMER
DONNER**

itineraire.ca/faire-un-don



Plus jeune, tu aimais
écouter **R.E.M.**.

Bientôt, tu aimeras
te connecter au **REM.**

**29 LIGNES
CONNECTÉES AU REM**

**LE RTL ÉVOLUE
AVEC VOUS.**



VILLE MARIE



CET ÉTÉ,
PLUS DE
400 ACTIVITÉS
GRATUITES

**Calendrier
complet**



montreal.ca/calendrier